

bilan  
d'une  
adhésion

au  
P.C.F.



## UN CAMARADE HOLLANDAIS -

En lisant ce "Bilan d'une adhésion au PCF", involontairement j'ai été obligé de penser à un article que j'avais eu sous les yeux, il y a je ne sais plus combien d'années, et qui était intitulé : "L'Internationale communiste en marche vers le vide". Car c'est surtout "le vide", régnant partout dans les cellules, caractérisant toutes les soit-disant "activités" du PC, pesant lourdement sur les esprits des militants bolchévistes, intoxiquant leur vie de tous les jours, qui frappe celui qui, avec l'auteur, suit semaine après semaine ce qui se passe à l'intérieur de cette organisation qui - une fois de plus - s'est montrée vraiment un frein à n'importe quelle lutte prolétarienne.

Il y a sans doute plusieurs façon de critiquer le PC : du côté de la théorie marxiste qu'il a, suivant l'exemple de Lénine, transformé dans une sorte de schématisme formel ou mieux dit même superficiel, adapté spécialement pour justifier l'action ou l'absence d'action d'une bureaucratie politique, bornée, de caractère parlementaire et petite-bourgeoise : du côté de la pratique réelle de lutte quotidienne qui montre de plus en plus clairement la divergence profonde entre la vie des masses dans un pays moderne et industriel de l'occident d'un côté, et une organisation qui a ses racines dans une société complètement différente (comme était la Russie au début de notre siècle) et qui est devenue par la logique des choses un instrument de soutien pour l'idéologie du capitalisme d'état (ce qui veut dire en France pratiquement en faveur du Gaullisme !) de l'autre.

Ce que fait l'auteur du "Bilan" est encore autre chose. En mettant sur le papier exactement les petits faits de la vie intime du P.C tels qu'ils sont, sans les faire suivre des commentaires théoriques, en les laissant raconter leur "propre histoire", il remplace une critique du type indiqué ci-dessus, par une critique de la réalité elle-même. Le résultat qu'il obtient en faisant ainsi, est saisissant et touchant et ne manque pas à convaincre n'importe qui, qui comme l'auteur lui-même, estime que la vie réelle vaut plus que les slogans et les tracts abstraits.

Moi, j'ai lu le "Bilan" qui m'a fasciné dès la première page jusqu'à la fin, par son style personnel, avec un intérêt profond. Il y avait peu de choses que je ne sache pas depuis longtemps par ma propre expérience ; il y eut peu de cas vraiment où je les ai vus décrits d'une telle façon directe et vivante. Voilà un exposé bien précis de la manière par laquelle le P.C transforme ses adhérents en "objets". On ne s'étonne pas lorsqu'on voit dans le cours du récit dans quelle mesure "les événements" ont démasqué en même temps, subjectivement pour l'auteur une sorte de libération personnelle qui l'a débarrassé des chaînes bolchévistes, objectivement pour la classe ouvrière française une rupture plutôt pratique que consciente avec un passé d'immobilisme. C'est pour cette raison que je voudrais recommander vivement la lecture à tous ceux pour qui la lutte prolétarienne signifie plus qu'un slogan obligatoire et qui se trouvent effectivement devant la réalité de l'exploitation et de l'aliénation capitaliste, laquelle est évidemment inconnue aux grands chefs communistes et qui ne les intéresse pas du tout.

Octobre 1969



JANVIER 66

*Ci-joint " BILAN d'une adhésion au PCF " dont je vous avais parlé.*

*J'ai commencé ce petit travail vers juin, et je le termine presque à l'instant. Je n'ai pu m'y consacrer que quelques heures par semaine, et évidemment mon temps de réflexion pour l'écrire, fut toujours assez court. Je n'ai fait là que raconter ce que j'ai fait de plus intéressant ces deux dernières années, c'est-à-dire mon rapport avec la cause révolutionnaire. Bien des connexions seraient maintenant nécessaires pour rendre plus clair ce Bilan. Mais je n'ai plus le temps, puisque je pars le 20 septembre, comme vous savez.*

*Je ne peux donc que vous le transmettre, avec l'espoir que vous le lirez. Afin que ceci ne soit pas inutile. Faites-en ce que vous voudrez, si vous pensez qu'on peut en faire quelque chose. L'important pour moi, en ce moment, c'est que plusieurs personnes lisent ce Bilan, afin que celles-ci m'en fassent une critique. Mais je suis certain que vous me direz ce que nous pouvons en tirer*

*En fait ce BILAN ne m'appartient pas, il est à TOUS.*

MARS 69



J'ai donné mon adhésion au PCF en janvier 1966.

Avec mesure, je peux dire que le parti a mis à jour en moi des forces dont je sentais le poids, auto-destructrices si je ne les avais pas maîtrisées, des forces que j'étais incapable malgré mes efforts d'analyser correctement pour savoir leur donner leur sens et transformer la réalité : enfin sortir du ghetto de l'introspection, de la révolte.

Dans les faits, le Parti m'a mis en contact avec un monde que j'ignorais avant tout "social". J'entrais dans l'apprentissage des expériences collectives.

J'ai adhéré par désespoir, par solitude, par désarroi. Sans aucun enthousiasme. L'adhésion coïncida avec une période de disponibilité et de vide violents.

J'envoyais une lettre à l'Humanité, vers Novembre 1965. Je me souviens de son ton : "je n'ai aucun camarade à St-Quentin, je compte en avoir bientôt." Quelques lignes. Gaston Plissonnier y répondit administrativement.

Le PCF avait subjectivement acquis en moi un certain prestige, beaucoup dû à mes lectures ... Les livres d'Aragon y étaient évidemment pour quelque chose.

Dans ma famille, le PCF n'avait pas bonne cote. On disait en connaissance de cause : "quand ils ont les places, ils sont les mêmes que les autres." Pourtant, mes parents votaient pour les candidats du Parti.

A travers quelques impressions confuses, le PCF pouvait m'apparaître vaguement "l'Organisation maudite" de la société ou tout au moins, la plus extrémiste.

Quelle était ma profession ? Aide-magasinier ...

Il ressort de ces réflexions sans ordre que mon engagement politique n'avait pas de supports théoriques : il y manquait les concepts qui m'auraient permis d'analyser les positions prises par un Parti créé en 1920 à Tours et qui s'affirmait aujourd'hui l'héritier de Marx, de Lénine, dans la ligne du matérialisme scientifique.

Je n'avais pour conviction qu'une révolte instinctive, je ne possédais pas l'outil froid de la réflexion.

## II

J'ai quitté le PCF du 1er octobre 1966 au 31 janvier 1967, car je suis parti pendant cette période vivre dans les kibboutz d'Israël. Rien depuis mon adhésion n'avait changé dans mon existence d'OS2.

Je suis parti en disant : "j'en ai assez. Je vais tenter ma malchance ailleurs."

Je participais régulièrement aux réunions de ma cellule. Je distribuais des tracts dans le périmètre de mon quartier. J'assistais aux Assemblées générales. Mes camarades me considéraient comme un militant acceptable.

Le PCF agit sur le militant sérieux, c'est à dire sincèrement et objectivement révolutionnaire comme un catalyseur : il capte une énergie potentielle au service de son organisation, il domestique un phénomène naturel ... En son sein, l'acide des idées devient une confiture.



Je rentrai en France peu avant les élections législatives de Mars 1967 ; A ce moment-là, pour des raisons vitales (trouver du travail), j'étais absent de toute préoccupation à propos de mon engagement politique.

Sur le boulevard, une quatre-chevaux s'arrête à ma hauteur. On m'appelle. C'est Daniel, le secrétaire de la section :

- Tiens, tu es revenu. Quand te revoit-on ?
- je cherche du travail pour le moment.
- Ça n'empêche pas, tu peux venir quand même ...
- peut-être.
- Il y a une réunion de cellule mardi 20 heures, comme d'habitude. Viens si tu veux.
- je verrai, d'accord. Salut !

C'était février. Je trouvais un emploi de manutentionnaire en Mars. Le Parti n'avait pas capté le dixième de l'énergie dont j'étais capable. Au fond, il n'avait fait que semblant de m'accepter.

C'est probablement la conscience de cette erreur qui amena Daniel à me proposer pour le secrétariat de cellule.

Je n'acceptais cependant de reprendre contact avec le Parti que lorsque j'eus acquis une stabilité.

Ce fut la réalité pratique bien sûr, qui, cette fois me détermina consciemment. Je portais des colis dix heures par jour sur un quai. Je retournais à une réunion de cellule vers avril.

De nouveau, j'exécutais le travail du Parti.

Nous préparâmes activement la fête de section.

Le porte-à-porte se révéla fructueux. Je vendis de nombreux billets.

Il y eut ensuite une vente de masse de l'Humanité-Dimanche que nous fîmes à trois : Daniel, Roger (le secrétaire fédéral de la CGT, membre du bureau fédéral du Parti), dans le quartier Saint-Martin. Cela marcha assez bien. En nous quittant, Roger dit d'une façon définitive : "Le problème de l'HD, c'est un problème de diffuseurs : plus il y aura de diffuseurs, plus nous vendrons d'HD".

En Mai, je changeais de patron. J'allais travailler dans une coopérative ouvrière de mon quartier, dont le directeur était un ancien militant du Parti. Dans l'alimentation. Je portais des cageots.

Je gagnais 48 centimes de plus à l'heure, ce qui me faisait 2,98 F.

La coopérative était en quelque sorte une succursale du Parti. On trouvait dans le personnel beaucoup d'anciens militants. Mon contremaître en chef était un ancien permanent. Le chef du personnel était membre du bureau fédéral.

Ce fut en novembre qu'on me proposa d'être le secrétaire de ma cellule.

J'eus l'impression que les choses se déroulèrent en dehors de moi ; je veux dire qu'il ne me vint pas à l'esprit l'idée que je pouvais refuser.

Je doutais que j'en sois apte. Mais je savais ne pas être seul. Les anciens du bureau de cellule (avec leurs dizaines d'années de militantisme) ne pouvaient pas me laisser longtemps errer.

Il s'agissait pour eux de former un militant.

A ce moment-là, ma seule base théorique, si je peux dire, était "Fils du Peuple" que Daniel m'avait prêté et que je n'ai pas encore terminé ...



IV

Ma première bataille fut la campagne "Un bateau pour le Vietnam". Je la menais victorieusement. Ratisages en règle (porte à porte) des quartiers sur lesquels rayonnait notre cellule. En décembre et janvier. Dévouement exemplaire des anciens militants. Nous collectâmes dans les quarante mille anciens francs.

Notre cellule totalisait 30 à 35 adhésions. Elle se réunissait une fois par mois. Dans l'intervalle, les membres du bureau de cellule se rencontraient pour exécuter les tâches. La contradiction réside en ce que ce n'était en vérité que les quatre membres de ce bureau qui constituait le corps actif de notre cellule.

Avant chaque réunion de cellule, nous envoyions une vingtaine de convocations.

Nous nous retrouvions toujours les mêmes à cinq, six ou sept.

La participation des autres membres à la vie du Parti se réduisait totalement au paiement de leurs cotisations.

Quand je posai la question à Daniel, celui-ci me fit la réponse classique : "il y a des problèmes".

Daniel était au Parti depuis 10 ans. A peine trente ans, il travaillait sur une presse à la Motobécane.

Il avait milité aux Jeunesses Communistes. Son comportement posé et net lui valait l'estime des camarades. Il assumait sa première année au secrétariat politique de la section.

Au moment où je passai secrétaire de ma cellule, je décidais de tenir le journal de mes rapports avec le Parti. Cette expérience dura quelques mois. Puis je l'abandonnais par lassitude.

Je crois utile d'intercaler ici ces pages.

11 décembre 67.

Hier soir à vingt heures, réunion du Bureau de la Cellule chez Anessaut. C'est la première fois que j'assiste à une réunion du Bureau. Ils m'ont nommé Secrétaire. Sans me demander préalablement mon avis. Cela s'est fait à la dernière réunion de la Cellule : ils m'ont sollicité et je n'ai pas refusé. Mon amour-propre en a été flatté. Mais j'étais ennuyé d'un autre côté : ils me liaient à eux, à la Cellule, au Parti. Plus engagé, je savais qu'il me serait plus difficile, si je le voulais, de me retirer. Avec cette responsabilité nouvelle qu'ils m'octroyaient, ils m'obligeaient à faire un pas en avant. Je remarque ainsi que certains actes, non parfois des moindres, se font dans un climat de trouble, de paroles mal formulées, d'acquiescements trop vagues pourtant vite acceptés, les choses ont l'air de se passer indépendamment de soi, et le pire c'est que j'ai laissé faire.

Nous avons discuté de la prochaine remise des cartes pour l'année 1968. Nous allons donner à cette réunion un caractère "élargi" afin d'attirer à nous d'éventuels adhérents. Diffusion de masses d'un Journal de Cellule où il sera question des récents succès électoraux du Parti - même dans notre région, à Moy, il y a deux jours, + 7% des voix obtenues à la dernière élection a dit Daniel. J'ai insisté sur cette diffusion qui, à mon avis, devrait s'effectuer à l'échelle, pour chaque militant, de son quartier, et non du noyau de ses connaissances



sympathisantes. "Il faut faire confiance aux masses". La remise des cartes se fera le dimanche 28 janvier au "Faisan Doré". Problème de la date et du lieu. Le dimanche est-il indiqué ? Daniel a dit "les familles pourront venir". J'en ai douté; Finalement le dimanche a été accepté. J'ai remarqué le caractère petit-bourgeois d'un lieu comme le "Faisan Doré". Pour toute réponse, Anessaut m'a dit : "Oui, mais cela correspond à notre quartier : le Centre. Surement les faubourgs, la Tombelle par exemple, ne viendraient pas là."

Dimanche 17 -

Collecte au Faubourg d'Isle pour l'opération "Bateau pour le Vietnam". Ce faubourg a, disent-ils, beaucoup de difficultés pour recruter. Alors, nous allons les aider. Réciproquement, ils viendront nous assister pour collecter notre rayon d'action propre. J'ai insisté pour ne pas se dépenser sur un quartier donné, le Faubourg d'Isle, et négliger le nôtre, le Centre.

Annie Mortreux, la trésorière nouvellement nommée et le jeune Leroux ne sont pas venus à la réunion.

Celle-ci s'est terminée à vingt-et-une heure cinquante. J'en ai gardé une impression de malaise : à cause de peu de facilité que j'ai à m'exprimer d'abord, et de toute une spirale de pensées qui aboutissait à me convaincre du fait suivant : je suis un geste qui essaie de devenir un acte, un individu qui voudrait larguer ses hésitations et ses défaillances.

18 décembre 67.

Hier, collecte au Faubourg-d'Isle pour le "Bateau" au Vietnam. Daniel est venu me prendre à dix heures du matin. Bertré n'est pas venu : il n'était pas rentré chez lui depuis la veille (le verglas ?). Nous avons pris avec nous une militante qui travaille au Lycée, elle a amené avec nous un ami vietnamien : "du renfort a-t-elle dit". Nous sommes ensuite allés chez Fontaine. Sa femme, institutrice, était allée au Congrès du Mouvement de la Paix à Tours. Il se débrouillait seul au milieu des tracas du ménage, avec ses trois enfants. Il y avait là plusieurs militants. Nous sommes partis et avons commencé la quête à onze heures. Nous étions par deux. Il y avait cinq groupes. En une heure et demi, nous avons "récolté" vingt-cinq mille anciens francs. Les gens avaient un réflexe singulier lorsqu'ils entendaient le mot "Vietnam". Une dame nous a demandé si son fils "qui en avait pris pour cinq ans dans la Légion Etrangère, n'allait pas être envoyé là-bas". Nous l'avons rassurée. Dans ces rues ouvrières, il n'y a guère d'explications à donner. Chacun sait ce qui se passe là-bas. Le résultat a donc été largement positif. Le problème est de multiplier les actions semblables. Car ce que nous avons fait n'est rien en comparaison de ce qui peut et doit être fait. Nous avons simplement "démarré" l'action. Il faut continuer. La mobilisation de toutes les énergies pour cette cause n'a jamais peut-être été aussi nécessaire ... je dois participer demain à une réunion à la Section sur ce sujet.

Ce matin, j'ai reçu le premier numéro de l'abonnement à l'Humana que m'a donné la Cellule. J'y ai découpé deux articles. L'un concernant la lutte armée des Noirs aux Etats-Unis et les problèmes entre dirigeants noirs.



L'autre article, sur la guerre révolutionnaire que mène le Parti Communiste Colombien ; la guérilla de ce Pays tient en échec l'Armée soutenue et encadrée par la mission nord-américaine.

20 décembre 67 -

Hier soir, réunion de la section (élargie à quelques responsables de cellules) sur l'organisation des collectes pour le "Bateau au Vietnam" Emile Tournay, le secrétaire fédéral, dirigeait la discussion.

La réunion a commencé à 8 H 30 et s'est terminée à 10 H. Pendant ces quatre-vingt dix minutes, beaucoup de choses ont été dites. Je suis obligé d'insister sur la façon dont se tient ce genre de réunion. Nous étions une douzaine. Tous appartenant au bureau de la Section, donc militants de longue date; se connaissant entre eux, à l'aise dans ce qui est "une certaine routine de Parti". Cela se passe ainsi : Tournay ouvre la discussion en disant ce qu'il a à dire : nécessité du soutien total au peuple vietnamien, nécessité de mobiliser toutes les énergies des militants, nécessité d'employer tous les moyens (collecte sur les marchés, aux sorties d'usines, dans les quartiers etc ...) pour atteindre le maximum d'efficacité, enfin "l'effort à faire est plus que jamais nécessaire, etc ". Le Secrétaire Fédéral nous convainc, si nous ne l'étions déjà. Suivent les réflexions particulières sur des modalités particulières de collecte dans les cellules, c'est à dire les problèmes qui leur sont posés : souvent, difficulté de mobiliser certains militants, et même, dérobade évidente de certains d'entre-eux. Réponse de Tournay : "Il faut prendre les militants du Parti comme ils sont, pas comme nous voudrions qu'ils soient". Chacun en général dit son mot. Personnellement, je ne suis pas intervenu, me sentant d'accord avec ce qui était dit et ne voyant pas de suggestions intéressantes à faire. Pourtant, je ne me sentais pas assez à l'aise dans ce groupe, tellement dirigé par le Secrétaire Fédéral. Je préférerais par exemple, que la réunion commence non pas par son introduction et développement du problème traité "à son niveau" qui est celui du chef, mais par l'intervention à tour de rôle de chaque militant plus ou moins responsable, exposant lui-même ce qu'il pense de la question, comment il la situe, comment il veut la traiter, la résoudre, etc. Ensuite seulement, le Secrétaire Fédéral interviendrait, ferait son travail. Cette manière aurait l'avantage de faire participer avec plus de sincérité chaque militant à la discussion des problèmes. Le ton serait différent.

25 décembre 67 -

La réunion du bureau de notre cellule a eu lieu jeudi dernier. Il s'agissait d'organiser la prochaine collecte du "Bateau pour le Vietnam" et la remise des cartes pour 68. Nous avons décidé de consacrer toute la première quinzaine de janvier à cette collecte. J'ai proposé de faire le quartier qui se situe autour de la Rue de la Grange et de la rue Croizat. Notre cellule couvre tout le Centre, c'est à dire, s'étend jusqu'à la périphérie des boulevards. Ce territoire est beaucoup trop grand pour être travaillé normalement. Ce qui fait que de nombreuses rues ne sont jamais prospectées. Il y a un effort réel à faire. Il est vrai que ce sont toujours les mêmes camarades qui se retrouvent pour militer, c'est à dire presque uniquement les responsables de la cellule. Bertré m'a paru bien théorique sur cette question. Il est évident qu'il faudrait créer une nouvelle cellule dans le Centre.



Nous avons convoqué une réunion de toute la cellule pour le jeudi 4 janvier, afin de mettre dans le coup tous les membres, du moins ceux qui viendront ...

Je suis chargé d'ouvrir la réunion par l'exposé des questions au programme, c'est à dire la collecte et le recrutement ... Je travaille donc à un texte. Ce n'est pas facile. Les choses paraissent forcément très claires mais dès qu'il s'agit de les mettre en mots sur le papier d'insérer la vérité dans des phrases correctes et logiques, les difficultés commencent. Au vrai, la guerre du Vietnam tient une place considérable dans notre vie, à nous Occidentaux. On le sent. Notre vie serait probablement différente s'il n'y avait pas ces gens qui meurent là-bas pour un combat qui est le nôtre dans notre coeur. Mais comment les aider ?

L'importance de la politique intérieure s'estompe. Nous subissons le poids des mesures anti-sociales de De Gaulle. Je ne trouve un sens à ma révolte que dans la lutte au sein du Parti. Qui ne fait que commencer.

6 Janvier 68 -

Jeudi : réunion de cellule. A la sortie, constat de médiocrité. Sentiment pénible d'échec, sur le plan de ma maturité, et des possibilités de cette maturité. En effet, je me contentais de lire le rapport que j'avais écrit sur la collecte du "Bateau au Vietnam" et de la prochaine remise des cartes, sans lever une fois les yeux de ma feuille, c'est à dire dans un style dur et contracté, ce qui m'a ensuite beaucoup gêné. Au fond, je me dois de dire que ces réunions ne me sont pas d'un grand intérêt : rien de passionnant ne s'y passe. C'est toujours un peu la même chose. Bertré parle. Les autres l'écoutent ou ce qu'ils disent se limite à quelques phrases, souvent indécises, souvent "sans chair". Un sentiment de fatigue me pèse dessus pendant ces réunions. Il y a un espace entre moi et les autres que je n'arrive pas à détruire. Je me retrouve bête et seul à ce moment-là. Où est l'efficacité dans cela, l'action claire et massive, l'espoir jaillissant des mots qui sont des actes ? Nous n'étions qu'à six ou sept, comme d'habitude, toujours les mêmes. Je ne veux pas aller trop loin dans ce constat, cette critique. Cependant, je suis confondu devant le travail à faire. Confondu aussi que les vieux militants se contentent de cet état de choses. Daniel s'est décommandé pour la collecte de dimanche matin. Pourtant nous avions fixé cette date ensemble. Il n'est pas venu non plus hier soir pour distribuer les tracts, il s'était promis avec sa femme. C'est étonnant vis à vis d'un militant de son envergure. Donc le lendemain soir de la réunion, je me retrouve seul avec Bertré chez Anessaut pour ventiler les mille tracts prévus qui sont pliés sur la table. Il est huit heures trente. Anessaut mange. Sa femme et sa fille sont à côté de lui. Sa fille pleure: son patron l'a renvoyée. Elle est trop jeune a-t-il prétendu. On la console. Anessaut parle de Prud'homme. Bertré est là dans un coin, un bérêt sur le coin de l'oeil, j'ai du mal à le reconnaître avec cette coiffure. Nous discutons de choses et d'autres, de la difficulté à trouver du travail et de la part trop lourde que prennent, par la force des choses c'est à dire la démission du plus grand nombre, les anciens militants. Anessaut est l'exemple. Ils ne semblent pas croire qu'il soit possible d'entraîner dans l'action les autres camarades, tous ceux qui fuient,



enfin. Bertré invoque "la nature humaine" ... "Il faut la changer, le dis" "ou essayer de la changer" croit bon de rectifier Anessaut. Sur ces vaticinations, le temps passe. Il est bientôt neuf heures, neuf heures et quart. Nous décidons d'y aller, tous, la famille Anessaut, Bertré et moi. On se lève. Je mets cinq cent tracts dans ma serviette. Anessaut s'habille. On est un peu nerveux de vouloir partir et d'être toujours là. Enfin, on sort. Dehors, il pleut. Où va-t-on ? La première rue à droite, en allant vers la rue d'Isle. Anessaut peste contre une porte sans boîte aux lettres. Sa femme et sa fille l'entraînent. Bientôt nous les quittons et avec Bertré, je me dirige sous la pluie vers un quartier que nous avions décidé de faire. Ce dernier se plaint de son rhume et de sa grippe, il prédit qu'il va être contraint de passer quelques jours au lit. Nous faisons quelques rues, puis des Blocs. Là, c'est plus facile, il suffit d'entrer dans le hall où sont les boîtes aux lettres, on est à l'abri et il y a de la lumière. Quand je propose à mon collègue de faire la rue Croizat, il ne m'écoute pas et comme il est quand même un ancien, je ne dis rien. Quelques instants après, il me dit, alors que nous sommes sur le chemin de nos maisons : "tu sais, il faut aussi savoir s'arrêter. Pour des militants comme nous, qui sommes dans le Parti depuis plusieurs dizaines d'années, il faut une assez grande conscience pour s'accrocher". Je hoche la tête, il continue : "L'essentiel est de participer à une action, si faible soit-elle." Je le comprend, même ces paroles sonnent vrai à mes oreilles, ce qui est quand même assez rare. Bien sûr, il faut préserver ses forces, il faut se contenir, pour durer, pour aller longtemps, pour éviter le découragement quand on s'est trop donné, à fond. Je rentre chez moi, un peu rasséréiné après le passage difficile de la veille. Toujours est-il que seule l'action concrète est payante et c'est là que je me trouve plus à l'aise ... Cependant, il est si difficile d'amener un camarade nouveau à cette action ... Il faut sortir de chez soi, quand on serait si bien en pantoufles oui, à l'heure où la journée finit, on n'a plus rien à faire qu'à se distraire, se reposer, se sentir bien au chaud dans sa famille avec toutes les choses à sa place et le chat qui ronronne sur la commode ... C'est cette quiétude qu'il faut brûler. Il faut rallumer la vie ...

13 Janvier 67

Je viens de relire la page précédente. Elle reflète bien sûr un découragement passager, dû aux circonstances, mais pas un pessimisme fondamental. Soyons justes. La collecte du Bateau pour le Vietnam atteint ou va atteindre la somme de plusieurs centaines de millions : d'où vient cet argent ? Des petites gens, des foyers modestes, en grande partie de la classe ouvrière et des classes moyennes. Bon, c'est un point

Dimanche dernier, nous étions à trois : Leroux (comité fédéral), Bertré et moi. Nous avons collecté environ 50 F en une heure et demi. Ce travail est passionnant. Et c'est en pressant les sonnettes, en expliquant le pourquoi de notre visite aux gens, en recevant (souvent) leur obole, parfois avec un mouvement de spontanéité qu'on trouve "le contact" avec le peuple. Je crois que, pour la première fois, j'ai senti ce que pouvait signifier ce mot dans ma première collecte. Avant, ce terme était vague et éculé.



Nous nous sommes "aventurés" dans un immeuble à haut standing. Nous y avons peu récolté, il est vrai. Deux ou trois fois, on nous a demandé notre carte. Une carte ? C'est vrai, il fallait y penser. Leroux, après avoir présenté la liste de souscription où est résumée notre action, offrait sa carte d'identité ... Les réactions là furent bien intéressantes. A côté, dans les C.I.L. l'accueil fut chaleureux. Peu de refus.

Il y avait le lendemain réunion à la section. Au sujet de la préparation d'une prochaine étude à l'échelon fédéral, à laquelle participera Georges Marchais, sur "le travail du Parti aux entreprises". Quoique invité, je n'y suis pas allé. C'était lundi. Mardi, nous avions réunion en Bureau.

Ce jour-là -et toute la semaine d'ailleurs- la neige était tombée, il gelait, enfin il faisait un temps dégueulasse. Trottoirs verglacés. Vent coupant. Congères. L'appareil de l'hiver. Qu'il faut franchir. Je me demandais qui j'allais trouver chez Anessant. Daniel, sa femme, Bertré. Ce dernier en bonne forme. Il était question de Paul. Le ton était élevé. Bertré levait les bras. Indignation. J'écoutais. Paul doit 150 F à Anessant, sur ses tournées d'Huma quotidiennes. Il mène une vie peu ordinaire, paraissait-il. Enfin, pas d'excuses. Condamnation. Il faut le voir entre quat'zeux. Lui expliquer. Mettre les choses au point. Sans compromis. Il a dépassé les bornes. Etc ..

La réunion se termine à dix heures, après avoir organisé la prochaine collecte.

Hier soir, à Panorama, un "Spécial Vietnam".

En les voyant courir sous les bombes, je me suis dit : "Ils sont seuls". Un flot de pensée me submergeait. Mais non, j'avais trop à faire de regarder.

Je regrettais la non-intervention de l'URSS, de la CHINE, à tort ou à raison.

Je pensais que les choses étaient toujours différentes de l'idée qu'on s'en fait.

23 Janvier 68

La collecte pour le Bateau se poursuit.

Depuis une dizaine de jours, j'y participe.

Samedi 13 Janvier, nous avons collecté avec Bertré et Roger Roucoux dans la rue Michelet. Beaucoup d'appartements. Il faisait une température polaire. Résultat : 54 Francs.

Dimanche 14, collecte rue d'Orléans. Résultat : 110 francs.

Samedi 20, nouveau collectage (100 francs) et distribution des tracts pour le lendemain.

Dimanche 21, un quartier bourgeois. Des portes closes. Quelqu'un donne 10 francs en disant "que ça serve". Un vieux bonhomme qui ressemble à un Sudiste de la guerre de sécession (barbiche, chapeau yeux destructeurs) nous dit, après avoir mis la main à sa poche comme pour nous satisfaire avant que nous ayons parlé "Le Vietnam ? M'intéresse pas."

Quelques personnes nous ont parlé pour nous dire leur accord, ou leur convergence, j'allais écrire leur fraternité. Quelque part, on nous invite à rentrer, presque à nous asseoir pour "causer un peu".



Ailleurs on nous assure qu'on enverra sans faute quelque chose au CCP, ayant les poches vides à l'instant ou nous demandons. Chaque coup de sonnette est une aventure, au fond. On s'amuse bien parfois, quand on nous répond par exemple à travers les volets "que c'est l'heure de la grande toilette", plusieurs fois. Nous n'insistons pas. Il y a aussi les petites démissions : "Mon mari n'est pas là", "je suis tout seul, ma femme est sortie", etc .. Les refus catégoriques sont rares ... A la fin, nous faisons les comptes ... Il y a une grande joie à ce moment-là.

Hier réunion du comité de Section à la suite de la création du Comité National d'Action.

Il y a du pain sur la planche, c'est le moins que je puis dire, après cette réunion ...

J'y reviendrai bientôt .

3 Mars 68

Je manque de courage à écrire ces derniers temps. Fatigue de l'hiver ?angoisse à se retrouver devant le papier blanc ? Lassitude ? Oui, un peu de tout cela à la fois.

Cà ne va pas mal.

Nous avons fait six cent mille anciens francs de collecte ici. C'est beau. Nous avons sonné à "toutes" les portes. Nous avons obtenu au-delà de ce que nous espérions. Cependant, l'insuffisance de notre action est toujours remarquable. Les informations sont elles aussi toujours plus alarmantes, plus insupportables. C'est pourquoi il nous faut maintenant créer un Comité de Base pour le Soutien et la Victoire du Peuple Vietnamien. Dans notre Centre, le périmètre de la cellule. Le travail, qui consiste à exposer nos objectifs, en ce qui concerne le Vietnam aux citoyens et à leur proposer l'adhésion au Comité, indépendamment de leurs convictions religieuses, est plus dur, plus profond, plus ingrat même, mais par voie de conséquence, beaucoup plus intéressant. Le geste que nous demandions à notre collecte n'était pas très "engageant", celui-ci l'est beaucoup plus. Je crois que notre travail aussi est immense, mais je doute que tous les militants en aient conscience.

La situation intérieure du Parti n'est elle-même pas reluisante. Nous disons toujours "il y a des problèmes", "il y a beaucoup à faire", cependant les choses ne changent pas, toujours aussi peu de militant entraînés dans l'action.

Dépolitisation des masses. C'est ce qui m'apparaît le plus clairement ces derniers jours.

Il faut que je me surveille : vais-je donner au pessimisme ?

V

Parallèlement à partir de mars 1968, l'actualité et mon activité militante prirent une accélération nouvelle.

D'abord, je fus élu secrétaire à la propagande du comité de section. Dufour, mon prédécesseur, était un métallurgiste tranquille et silencieux. Il militait avec sa femme. On ne me dit rien à l'avance. Un soir, à une réunion du comité de section qui avait pour but l'examen des tâches de l'année écoulée, on discuta du travail de chaque camarade. Dufour exprima le désir d'être relâché d'une de ses responsabilités qui étaient nombreuses. Daniel me proposa.



Le secrétaire fédéral entérina.

Du 6 au 13 avril, je suivis les cours d'une Ecole fédérale.

Nous étions six jeunes camarades.

Sous la forme de brochures ronéotypées, nous traitâmes en une semaine des thèmes suivants :

- quelques notions de base de la philosophie marxiste,
- l'exploitation capitaliste et la lutte de la classe ouvrière,
- le front unique de la classe ouvrière et l'Union des forces démocratiques,
- notions d'histoire du Parti Communiste Français,
- le caractère de notre époque,
- la lutte pour la véritable démocratie,  
(qu'est-ce que la démocratie : -la démocratie est une forme de pouvoir politique basée sur la souveraineté nationale.- je relève ...)
- les problèmes de l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie,
- le capitalisme monopoliste d'Etat,
- le parti communiste,
- la victoire d'Octobre,
- les classes sociales, la nation et le rôle historique de la classe ouvrière,
- les femmes et le rôle du Parti,
- le travail du Parti parmi la jeunesse,
- la lutte pour la paix.

Pour ce qui est des textes de Marx et de Lénine, quelques livres nous passèrent devant les yeux avec les indications suivantes : lire de la page 23 à 27, de la page 211 à 218 etc.

Le Secrétaire fédéral qui était là tous les jours, se déclara satisfait de nous. Il insista sur le fait que nous avions été "une bonne école". Aucun chahut n'était apparu.

On clôt celle-ci par une analyse individuelle d'un éditorial de l'Humanité et ensuite, par un banquet.

Vers le 15 avril eut lieu la conférence fédérale.

L'actualité surgit dans celle-ci sous les traits d'un membre de l'Union des Etudiants communistes qui arriva tout excité le matin au milieu des congressistes, tenant sous son bras une liasse de journaux frais (Minute - Le Monde, etc ).

J'avais distraitement suivi les allées de Nanterre. Seule la fermeture de la Faculté avait un peu retenu mon attention, sans toutefois dépasser le cadre du bromhaha normal de l'actualité.

Ce fut la descente dans la rue qui nous ouvrit les yeux, qui produisit un choc.

Les premières échauffourées entre les étudiants et la police nous avaient suffisamment sensibilisés pour qu'un souffle d'intérêt parcourut l'assemblée fédérale au moment où l'étudiant monta à la tribune.

Son discours, porté par les positions du Parti, fut terne et ne révéla rien. Seuls des mots nouveaux y surnageaient pour frapper les imaginations : étudiants gauchistes, Cohn-Bendit, Marcuse ...

Paradoxalement peut-être, ce furent les paroles d'un ouvrier d'Erison qui amenèrent les plus vives interventions à cette conférence.



Celui-ci monta à la tribune vêtu d'un imperméable, les bras ballants le long du corps .. Il ne parlait pas distinctement et il s'embrouillait dans ses phrases. Pour ces raisons, il passa d'abord inaperçu ...

Puis ses mots nous parvinrent, au bout d'un moment, à force de les répéter toujours dans des tournures différentes.

Il parlait du Vietnam et d'Hirson.

Il disait que les ouvriers d'Hirson ne comprenaient pas ou comprenaient mal pourquoi le Parti faisait tant de quêtes pour le Vietnam, alors qu'il y avait tant de chômeurs, de bas salaires, de misère à Hirson ...

Ce fut cette question qui souleva de plusieurs côtés une espèce d'indignation.

Brusquement, toute l'assemblée se trouva passionnée.

L'ouvrier n'insista guère. Il se retira au contraire aussi discrètement qu'il était apparu. Mais le lièvre était levé.

Plusieurs interventions contradictoires se succédèrent alors. Contre l'ouvrier d'Hirson.

A la fin, comme il restait quelque chose dans l'air, comme de l'insatisfaction, le camarade membre du comité central qui assistait à notre Conférence intervint :

Il dit en préambule que, s'il avait bien compris, le camarade d'Hirson n'attaquait pas la ligne et les positions du Parti à propos du Vietnam et d'autres questions. Mais qu'il lui semblait à lui, que c'était sur deux fronts qu'il convenait de porter ses efforts, la lutte. D'une part, il fallait lutter pour l'amélioration des conditions de travail des ouvriers français et d'autre part, pour la libération de l'héroïque peuple vietnamien ...

Plus rien ne se passa ensuite.

A la fin, je fus élu au sein du comité fédéral, en tant que membre de la commission de contrôle financier. Ceci à mon grand étonnement.

Je remplis à cet effet un long questionnaire biographique qui ressemblait à un état d'embauche.

Cette responsabilité m'engageait entre autres à participer aux réunions du comité fédéral.

## VI

Comment à ce moment là, considérai-je mon rapport avec le Parti et la place que j'y occupais.

Jusqu'à maintenant, j'avais soutenu, défendu et milité pour ses thèses politiques.

Mais y avait-il identité entre ces thèses et ce que je pensais "moi-même" ?

J'assistais à beaucoup de réunions - de plus en plus - dans un climat de fatigue, parfois de vide extrême.

C'était toujours avec les mêmes visages, ceux qui venaient là depuis des années.

Les problèmes et les tâches pratiques les motivaient le plus souvent. Organisation de la prochaine fête de section (tirage des billets d'entrée, trouver des numéros pas chers, des lots à la tombola, dialogue avec la mairie gaulliste pour louer une place). Préparation



de l'assemblée de section annuelle (rédiger un texte de convocation l'envoyer ou le faire parvenir aux militants, discuter avec eux si possible). Et le budget de la section (que faire pour trouver des sous, éternelle question, éternel problème).

Nous passions nos soirées à essayer de résoudre ces problèmes.

En principe, c'était aux réunions de la cellule que "toutes" les questions devaient être abordées et discutées, y compris, bien sûr, les questions politiques que, singulièrement peut-être, nous avions tendance à oublier...

En raison de l'absence de nouveaux adhérents, d'un sang nouveau comme nous disions, ces discussions tournaient autour des dialogues des responsables (quand il n'y avait pas "que" des responsables) sans jamais les pénétrer, les mettre à vif, les remettre en question par le simple pouvoir d'un langage non prévenu, sauvage, le langage de la vie même.

Ces responsables avaient puisé leurs discours à la réunion du comité de section où le secrétaire fédéral avait fait un exposé, du comité fédéral ou du bureau fédéral, et dans l'Huma quotidienne.

J'essayais de cadrer avec mon nouveau rôle de chef ...

En mon for intérieur, je n'avais pas condamné la Chine, quoique j'y discernais un culte de la personnalité évident.

Mais ses prises de positions internationales dures avaient de l'intérêt pour ma révolte de manoeuvre. En fait, tout ce qui semblait menacer autrement qu'avec des mots ce sale vieux monde au nom d'une perspective révolutionnaire méritait pour moi la plus dévote attention.

Et il m'arrivait d'assimiler confusément la position de la Chine, prolétaire des nations, à ma propre condition de prolétaire à 3,22 F de l'heure.

Je n'intervins cependant jamais pour émettre une opinion divergente à ce propos, encore qu'il fut extrêmement rare que de telles questions viennent à être effleurées lors de nos réunions.

C'est le même sentiment de solidarité instinctive qui, dès le début, me mit, dans mes propres pensées, du côté de ceux que le Parti et bientôt toute la presse appelaient "les gauchistes".

J'étais en présence de deux thèses, de deux points de vue : d'une part, ceux de l'Huma-quotidienne et d'autre part ceux d'Europe I. Voilà en résumé d'où pouvait venir mes "informations" ...

L'Huma-quotidienne, c'était Georges Marchais et son article maintenant "célèbre" sur "les pseudos-révolutionnaires" : des fils à papa qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas, qui voulaient jouer au superman en quelque sorte, c'était René Andrieux qui disait "ils jouent aux révolutionnaires comme Marie-Antoinette jouait à la bergère dans les jardins du Petit-Trianon" etc.

Je scrutais longuement ces articles, pour essayer de comprendre, je dirais presque désespérément. Ce que le Parti me donnait à voir et à penser sur ces "gauchistes" en définitive, de mon point de vue misérable, de ma condition "d'apprenti-esclave", était simple et clair.

Nous avions affaire à ces jeunes bourgeois plus ou moins dévoyés, ennuyés, égarés dans d'interminables études-alibis, des individus que je croisais dans les rues : eux en voiture de sport et moi en bleus. Des types en fait que l'on connaissait assez bien pour faire parti de la faune des grandes villes. Et ceux-là précisément, ces



gauchistes, c'étaient les intellectuels de ce groupe social, ils avaient trouvé une voie pour sortir de leur ennui : la révolution, "leur" révolution.

Ainsi quelques images d'Epinal flottaient dans mon imagination aidée par les littérateurs du Parti.

Il y avait les témoignages de la radio, plus directs.

Là, ce que j'entendais avant tout, c'était du bruit, des bruits. La voix d'un commentateur essayait de suivre essouffée, débordée. Ces "prises sur le vif" étaient brèves, confuses, illogiques : sur une manifestation, un meeting, un leader. Je me souviens surtout d'une foule qui criait. Des étudiants en grève, des étudiants qui revendiquaient en quelque sorte, mais à leur manière. Ils étaient quelques milliers qui étaient "descendus dans la rue", où ils se balladaient en hurlant. Des choses assez naturelles, en somme. Le bruit inhabituel de leur cortège avait sans doute pour raison leur jeunesse, leur disponibilité. Ils avaient eux la chance de pouvoir se défouler.

Les radios périphériques interviewaient Cohn-Bendit qui préconisait "l'alliance des ouvriers et des paysans" pour construire un monde nouveau et se déclarait "non-sympathisant de la Chine ou de Cuba, mais à la recherche d'une forme de société qui n'a pas encore de modèle".

J'écoutais en appréciant ces mots : ce langage ne m'était pas étranger, moi aussi j'étais prêt à me battre pour détruire l'enfer.

Mais la machine du Parti dont j'étais un rouage était lancée.

J'eus à écrire un article dans notre journal de cellule. Il s'agissait de faire entendre la voix du Parti sur les raisons qui agitaient tant les étudiants.

Celui-ci fut refusé, après l'avis du secrétaire fédéral.

On me donna pour raison qu'il était "dépasse". Effectivement, les événements allaient vite. Quelque temps après, on me fit clairement entendre que, dans cet article, selon des propres termes du camarade, "je n'avais pas à jouer la carte gauchiste", voulant dire par là que j'aurais dû bâtir l'article sur la thèse du Parti à propos des "pseudos révolutionnaires", en faire mon argument central, contre ces agents de la bourgeoisie, ce que je n'avais en vérité pas pu faire.

Dans une de nos conversations, le camarade secrétaire à l'organisation, ancien permanent, affirma que Cohn-Bendit n'était rien moins qu'un fasciste et bien entendu, ses amis avec.

Il fallait donner le ton.

## VIII

La journée de grève du 13 Mai marqua le début d'une période entre guillemets qui se termina, pour moi, le 30 Juin.

D'abord, l'ordre de grève lancé le 11 par les centrales syndicales m'étonna et m'enthousiasma.

Il me semblait que rien ne passerait jamais qui puisse mettre mon existence quotidienne en liaison directe avec les événements. Brusquement, je fis parti d'un tout actuel au mouvement.

Cette réaction est due à une sorte de sommeil léthargique qui, au-delà de la volonté, tient l'individu ordinaire dans un état voisin de l'inhibition.

C'est la force des habitudes et de la routine qui fait qu'on ne conçoit pas lucidement qu'à tous moments le phénomène d'inter-action d'un mouvement social peut changer le rituel quotidien.

J'appris cette nouvelle à 13 h à la radio.



Dans l'après-midi, je passais à la Fédé. Il y avait un membre du bureau fédéral qui tenait une permanence. C'était mon directeur du personnel. Nous échangeâmes quelques mots : - C'est sérieux ? - Ça en a l'air. Je posais une question au sujet de la coopérative où nous travaillions. Il m'expliqua qu'il faudrait essayer d'assurer les services.

Le lundi, je me rendis normalement à mon travail à sept heures trente. Dans la cour, une note rapportait l'ordre de grève en précisant que le personnel de la coopérative était invité à participer à la manifestation organisée à neuf heures trente place de la Gare par les Unions locales.

Dans mon service, les copains s'affairaient comme à l'ordinaire : chargement des camions, contrôles, préparations ...

J'étais plutôt sur des charbons ardents. J'avais envie de quitter ce fatras et de foutre le camp sur le champ.

À huit heures trente, comme rien d'exceptionnel ne se passait, j'allais parler à Dumont. Il me dit qu'il se préparait à aller à la manifestation et les autres aussi.

Je filais aussitôt, évitant le chef de service, précis dans l'exécution de l'ordre syndical et pressé d'aller retrouver les camarades du Parti.

Place de la Gare, il y avait déjà des groupes d'ouvriers et d'employés, rassemblés à dix ou vingt, par boîtes : en tout, quelques centaines.

À neuf heures trente, la place était comble et en haut des escaliers, ils arrivaient toujours. Les têtes se tournaient de ce côté-là, un peu étonnées, excitées. Il y avait des groupes un peu partout maintenant. Ça discutait ferme, ça plaisantait. Cependant, chaque groupe avait un aspect fermé et sérieux.

Le Secrétaire fédéral était là. Les camarades s'étaient rassemblés autour de lui.

Quand la manifestation démarra, nous nous plaçâmes dans les premiers rangs, derrière les pancartes.

Lorsque nous arrivâmes sur le Grand Pont, nous eûmes conscience de l'ampleur de la manifestation.

Afin que chaque rang restât uni, nous nous prîmes par le bras.

Sur le pont de chaque côté, des haies d'ouvriers attendaient, auxquels nous criâmes de rejoindre nos rangs.

Chaque rang comptait une quinzaine de personnes. En nous retournant, sur deux à trois cents mètres, nous ne voyions pas la fin des gens qui avançaient.

Ainsi étonnés de notre force, nous avançâmes vers la rue d'Isle. Cette masse de prolétaires dans la rue qui bloquait la circulation laisse dans l'esprit un souvenir mémorable.

Il me semble que chacun était porté par tous. Il résultait de cette impression un sentiment particulier de joie, lié à la conscience tactile d'une irrésistible puissance.

Nous marchions lentement. Et chaque pas que nous faisons avait quelque chose de transcendant.

À ma gauche devant, il y avait un paquet d'étudiants avec leurs professeurs qui lança le premier slogan : A bas la répression.

Le secrétaire fédéral nous avait mis en garde contre le danger de reprendre les slogans sans y réfléchir. Nous l'observions donc. Au milieu de la rue d'Isle, toutes les bouches scandaient CRS-SS et ce ne fut bientôt plus qu'un immense cri, chariant des flots de rage et de révolte.



A quelques mètres de la porte de la Sous-Préfecture, deux estafettes noires de la police voulurent pénétrer dans la cour intérieure. Les premiers rangs s'avançaient déjà. Il aurait fallu faire reculer les manifestants ... Cris, clameurs, injures ... Un commissaire de police courut et gueula : les estafettes firent demi-tour sur les chapeaux de roue.

Passant devant le commissariat de police, des jeunes voulurent renverser un car ; le secrétaire fédéral à l'organisation accourut et les dispersa.

Ensuite, sur la Grand'Place, les responsables syndicaux firent leurs discours. Ils apparurent enfin, ces chefs. Plutôt embarrassés. Des cris les interrompirent. Puis, on les applaudit. Le secrétaire local de la CGT parla de liberté, ce qui lui valut des sympathies. A la fin, un individu s'empara du micro. C'était un professeur lié au PSU. Il rendit aussitôt "hommage aux Universitaires de Nanterre" auxquels selon lui, on devait d'être là. On ne l'applaudit que médiocrement.

Puis la manifestation se dispersa sans autre procès.

Le slogan le plus repris avait été "Etudiants-Ouvriers".

C'était une claire matinée de Mai.

L'après-midi, avec les camarades du Parti, nous nous occupâmes à préparer la prochaine fête de section qui devait avoir lieu fin juin.

Nous allâmes à Cauchy, petite commune voisine dont le maire était au Parti, pour discuter avec des gars qui pourraient nous trouver des attractions pas chères.

Nous apprîmes ensuite que des manifestations analogues à la nôtre s'étaient déroulées dans toutes les villes de notre département.

Le secrétaire fédéral paraissait furieux : des membres du Parti avaient certainement débordé les consignes. L'un d'eux, dans un discours syndical, avait même dit : "nous répondrons à la violence par la violence". Ces mots semblaient lui donner des sueurs froides. Cependant, une certaine bonne humeur n'était pas, d'autre part, absente de ces préoccupations. Ainsi, le fait suivant, nous fit beaucoup rire.

Cette année-là, dans le cadre de la politique de "montée des jeunes", un garçon de 23 ans, dessinateur industriel, avait été élu secrétaire fédéral à la propagande. Aujourd'hui, après avoir participé à une manifestation dans sa localité, celui-ci s'était rendu à Laon, ville préfectorale, où il avait débarqué illico en tenant un drapeau rouge. Nous trouvâmes à cette image un comique inénarrable.

## IX

De la même façon que ce jour de grève symbolique qui dans le monde du travail fut le gong retentissant de sa conscience, de sa puissance, c'est la radio qui m'apprit les premiers débrayages : Sud-Aviation, Renault.

Je comprenais d'une façon imprécise que j'assistais à "un processus psychologique" qui entraînait un enchaînement de faits extraordinaires : un espoir prodigieux allait bientôt lever sur nos existences.

Nous réunîmes le bureau de Section le vendredi 17.

Chacun dit ce qu'il pensait. Avec prudence ...

Daniel informa qu'à la Motobécane, les délégués syndicaux avaient préparé les cahiers de revendications qu'ils allaient présenter au patron lundi. Il rapporta en riant la plaisanterie d'un ouvrier qui apprenant qu'un directeur était enfermé dans son bureau à Nantes, dit "qu'on allait mettre Morel (le PDG) dans un container et après, souder le container".



C'est Louise Caron qui affirma que, d'une façon générale, "c'était magnifique".

En fait, si nous voulions tenter "une analyse", nous trouvions peu de choses à dire, peu de mots : nous n'étions pas "préparés" ; le Parti ne nous avait pas encore dit clairement ce qu'il fallait augurer et penser et nous-mêmes, nous n'osions pas crier notre enthousiasme ...

La suite éclaira sous son vrai jour l'importance de la réunion ..

Daniel exposa qu'il fallait dès la semaine prochaine se mettre en batteries pour vendre les trois mille billets d'entrée à la fête de la Section, car d'ici à la fin juin, il restait dit-il bien peu de temps ..

Le décalage entre cette besogne que le secrétaire nous proposait et ce qui se passait avait quelque chose de sidérant et, si ça n'avait été aussi gravement tragique, d'intensément ridicule.

Ainsi, nous allions vendre des billets pour la prochaine fête de Section (qui avait peut-être été une fête dans des temps reculés mais qui n'atteignait même plus aujourd'hui le niveau d'une mauvaise kermesse de quartier), quand toutes les usines du Pays seront arrêtées, avec des ouvriers barricadés dedans, nous les militants du Parti Communiste ?...

Le Secrétaire de l'Union locale venait d'entrer à ce moment-là. Il totalisait bien une trentaine d'années à son poste. Ce fut lui qui intervint d'abord :

- Il se pourrait que la semaine prochaine, nous ayons autre chose à faire, à mon avis ... Je crois, Daniel, qu'il serait peut-être plus opportun de remettre cette vente à un peu plus tard.

Une discussion très animée s'engagea aussitôt après cette remarque.

J'appuyais alors le camarade qui avait eu le courage de dire ce qu'il pensait. Et nous fâmes tout à coup quatre à vouloir parler en même temps : Daniel et le secrétaire à l'organisation qui l'appuyait ; Renault et moi de l'autre côté. Le ton montait. Chacun maintenait sa position avec plus de passion. Daniel fit alors remarquer que c'était la fête même qui se trouvait mise en question : si nous ne commençons pas la mise en vente des billets, elle n'aurait pas lieu ... Si elle n'avait pas lieu, cela constituait un recul politique pour le Parti etc ..

Nous entendîmes alors quelqu'un qui dévalait les escaliers et le secrétaire fédéral dont le bureau était au premier fit irruption dans la pièce.

Il écouta une minute. Puis il prit la parole pour soutenir le point de vue de Daniel. Il parla plus longtemps que nous, allant presque à faire jusqu'à la genèse des fêtes du Parti ...

Ensuite, quand il eut terminé enfin, je répétais ce que j'avais déjà dit :

- Il serait prudent de reporter cette vente. Allons-nous bien avoir le temps de nous occuper de celle-ci si toute les boîtes se mettent en grève ?

La discussion se poursuivit encore et finalement, on décida quand même d'attendre.

Le lendemain matin, Daniel me fit remarquer discrètement que je devrais, à l'avenir, exprimer mes opinions avant la réunion, afin que le secrétariat puisse en discuter et présenter ensuite une position unie, devant les camarades.

Nous passâmes la journée du dimanche sur la brèche.



Il fallait mettre au point une tactique pour le lendemain à la porte de la Motobécane, afin de mobiliser les ouvriers dans la grève. C'était là les instructions du secrétaire fédéral. Celui-ci en discuta tout l'après-midi avec Daniel.

Il fut décidé que des délégués syndicaux cégétistes prendraient la parole. Daniel n'était que suppléant. Cependant, c'était sur lui que reposait la réussite de l'opération, et il devait être entouré par des camarades "vraiment surs".

Le lendemain, les choses se passèrent semble-t-il, sans incidents. Les ouvriers rentrèrent chez eux et la Motobécane dans la grève. J'appris que Daniel avait pris la parole ; certains s'étaient plus ou moins dégonflés.

Je fus tenu à l'écart de cette opération qui requerrait des membres du Parti probablement plus "enracinés" que moi.

Les autres usines importantes de la ville suivirent le lundi même "l'exemple" de la Motobécane.

## X

Quoique n'étant pas délégué de la section syndicale cégétiste de la Coopérative, son secrétaire (évidemment membre du bureau fédéral du Parti) me convoqua à la réunion que nécessitaient "les événements". Le délégué en titre de mon service était malade. Ce fut de ce fait le suppléant du comité d'entreprise qui s'y rendit avec moi.

Les rapports que j'avais avec mes camarades de travail étaient loin d'être simples et transparents.

J'occupais un poste relativement privilégié puisque je commençais ma journée à sept heures trente et eux à quatre heures le matin. Cependant, ils pratiquaient couramment des horaires hebdomadaires de soixante heures et plus, tandis que je m'en tenais strictement aux quarante-quatre heures légales. Ces différences dressaient des barrières entre nous. Bien sûr, ils affirmaient que le travail commandait, mais la situation dans ce service révélait d'autres particularités.

D'une façon générale, il faut bien dire que le Parti était assez méprisé des ouvriers, surtout du côté de "la base" : les manutentionnaires, les chauffeurs.

Il existait une quinzaine d'adhésions qui formait la cellule d'entreprise. Ces quinze adhésions comprenaient à deux ou trois exceptions près : chefs de service, contremaîtres en chef, directeurs. On disait : "ils ont les meilleures places : ils sont au Parti communiste et ça leur rapporte." C'était plutôt vrai ...

J'avais sous les yeux un exemple de cet opportunisme sordide avec mon chef de service. Ancien ouvrier agricole débarqué en ville après la dernière guerre, il avait à ce moment-là donné son adhésion et milité. Aujourd'hui, il assistait à la réunion de cellule de remise des cartes une fois l'an, payait ses cotisations en bloc, achetait l'humano-quotidienne pour jouer ses deux couplés dans l'après-midi ; il n'avait aucune action militante. Tout cela ne l'empêchait pas d'avoir avec ses ouvriers une attitude de garde-chiourme de la pire espèce.

Il m'arrivait de m'entretenir de ces problèmes avec les responsables du Parti. Nous en discutons gravement "en dialecticiens" Daniel me disait : "La situation à la Coopé est très mauvaise, c'est une situation très ancienne. Mais il ne faut pas méconnaître leur situation financière" Et il me citait le nombre et les noms des super-marchés qui avaient fleuri dans notre ville depuis quelques années. Ces conversations ne



pouvaient pas être autre chose que des bulles de savon.

Il résultait bien, je le répète, de ces facteurs ce que nous appelions "une situation".

L'épineux tout de même c'était que cette "situation", c'était ma réalité quotidienne, c'était mon existence d'exploité, c'était des cageots à déplacer contre cinquante-cinq mille balles.

La coopérative possédait environ soixante-dix magasins dans la ville et le canton. Son directeur général était un ancien chaudronnier et militant du P.C.F. Elle distribuait à ses coopérateurs, en majorité des ouvriers qui possédaient une action, trois pour cent de ristournes sur leurs achats, ce qui faisait dire à ceux qui la géraient, qu'elle ne pratiquait aucun bénéfice. Cependant, les prix y étaient supérieurs à ceux des Prisunic et autres super-marchés.

Je constatais que la Coopérative avait toutes les caractéristiques d'une "succursale" du Parti : elle lui prêtait ses locaux pour le matériel de ses fêtes, ses camions dans les périodes électorales et bien entendu à tous moments, son argent. Liens multiples, complexes, souterrains ... Ainsi jusqu'au secrétaire fédéral qui logeait à l'étage d'un magasin de la Coopérative.

J'allais d'ailleurs faire l'expérience moi-même de la fonction interchangeable entre le personnel de la Coopérative et le personnel du Parti.

On voit mieux maintenant dans quel climat se déroula notre réunion syndicale du 20 Mai.

Chaque ouvrier embauché prenait presque automatiquement sa carte à la C.G.T.

Pourtant, dans notre service, il y avait quelques ratés dans cette belle machine.

Deux chauffeurs avaient depuis le début de l'année, refusé de reprendre leur carte syndicale. Ils donnaient pour raison l'absence de dialogue avec le secrétaire : celui-ci, selon eux, ne venait pas les consulter, même ne venait pas quand ils le demandaient et, lorsqu'ils avaient pu lui dire leurs motifs de mécontentement, il n'en avait tenu aucun compte ...

Enfin, je ne serais pas complet si je taisais la plaie et la maladie qui rongait et minait les meilleures volontés qui restaient dans le service, je veux parler de l'alcoolisme ; car peu d'entre nous y échappaient. Il passait chaque jour sur la table de travail des dizaines de bouteilles : il fallait travailler avec ça, comme ça. Et notre chef de service dans ce sens participait, avec les implications que ce genre de statu quo implique obligatoirement ...

## XI

Le secrétaire du syndicat n'avait pas reçu de réponse à une lettre envoyée à la Direction depuis deux mois, demandant une augmentation générale de nos salaires ... Bien sûr, c'était à l'assemblée des administrateurs de la Coopérative de prendre une décision. Mais celle-ci, depuis deux mois, ne s'était pas encore réunie, d'où l'absence de réponse. Telle était du moins l'explication donnée à ce silence commode.

Il nous dit ensuite qu'à son avis, la Coopérative ne pouvait pas rentrer en grève de la même façon que les autres entreprises, mais que par solidarité et tout en continuant de travailler "nous nous déclarerons en grève et nous verserons une somme d'argent aux autres grévistes".



Enfin, une assemblée générale du personnel fut quand même convoquée le lendemain matin dans la cour de la Coopérative, afin "de décider des positions à prendre par rapport aux événements", (dans ces circonstances, le sérieux facile des mots masque le sérieux difficile d'une réalité, le langage amidonné a sa fonction propre et il faudrait plutôt lire "des distances à prendre par rapport aux événements"...)

Quelques minutes plus tard, le directeur nous répondit que l'assemblée des administrateurs avait été convoquée pour le soir même.

A midi, j'allais à la Fédé.

J'apprenais l'arrêt de la Motobécane et de UNELEC, qui entraînait l'arrêt d'une dizaine d'usines moins importantes de la métallurgie.

Le secrétaire fédéral à l'organisation, un permanent, m'assura que je devais m'attendre à quitter mon boulot à la Coopérative pour venir les renforcer à la Fédé.

J'étais content. Cette mobilisation dépassait mes espérances. Voilà ce que je rêvais depuis toujours qui arrivait : travailler dans la pratique avec "ses" idées. L'inattendu de l'expérience me semblait sortir d'une autre réalité.

Dubreuil, le directeur du personnel qui ce matin-même avait fait face impavide à nos revendications d'ouvriers, m'aborda dans l'après-midi pour me répéter ce que l'autre m'avait déjà dit. En précisant qu'il me porterait malade et que je toucherais de la Coopérative mon salaire normal. Et que personne, pas même mon chef de service membre du Parti, ne devait être mis au courant ...

C'est le premier juillet, le lendemain du deuxième tour des élections législatives, que j'ai réintégré ma place, abandonnée à cet instant dans l'euphorie que procure l'énergie des autres.

## XII

Quarante-et-un jours, c'est le temps que dura ma permanence dans les locaux poussiéreux du Parti.

L'immeuble de la Fédé ne manquait pas d'un certain charme clandestin : délabré, presque en ruines au coin d'une petite rue du Centre, seules trois ou quatre pièces y étaient habitables tandis que s'amoncelaient dans les autres des tonnes de papiers, tracts, affiches, banderoles, pancartes ... Nous recevions régulièrement un avis d'expulsion, l'immeuble menaçant probablement de s'effondrer de l'avis des services municipaux.

La Section occupait les deux pièces habitables du rez-de-chaussée, la Fédération les deux du haut.

Il y avait une grande table sur laquelle croulaient des tas de mégots, avec autour quelques chaises dont il était prudent de vérifier l'état avant d'y poser les fesses. Dans un coin, une ronéo. Au mur, des casiers dans lesquels nous ventilions le matériel des cellules. Un bahut avait la caractéristique de fermer à clef. Dans tous les autres endroits de la pièce, il y avait des papiers, des cartons remplis de feuilles, de brochures, de journaux, de livres ; tout cela datait de plusieurs années. Des verres traînaient aussi sous une table près d'une bouteille de gaz vide. Les volets étaient presque toujours clos, à cause d'attaques éventuelles. Les camarades parlaient souvent de l'époque de la Hongrie, "quand les chars russes étaient venus au secours du peuple"; c'est à ce moment-là que la Fédé avait eu son heure héroïque : il avait fallu la défendre ; ils s'en souvenaient. Je les sentais liés à ces murs

C'est dans cette pièce que je vins tous les matins à partir du 22 Mai, sur le coup de huit heures. Sans samedi ni dimanche.



J'y passais aussi plusieurs nuits, peut-être plus pour maintenir une tradition que pour faire face à un danger réel, car aucun commando fasciste ne se lança à l'attaque de la vieille Fédé.

Dès les premiers jours de la grève, une vente militante de l'humanité quotidienne aux portes des usines fut organisée. Un permanent passa ses jours et ses nuits à rouler, pour amener le précieux matériel écrit ...

En quelques jours, toutes les entreprises de la ville rentrèrent dans la grève : textiles, grands magasins, chaussures, garages ... Celles qui voulaient continuer le travail y étaient contraintes par des groupes d'ouvriers spontanément formés. Ainsi, quand l'entreprise la plus importante d'une branche fermait ses portes, les autres plus petites de la même branche suivaient, souvent visitées par ces groupes d'ouvriers en colère quand elles tardaient trop. Parfois des cortèges se promenaient dans les rues du Centre en chantant et se dirigeaient vers l'Union Locale CGT qui était complètement débordée ... Une animation de jours de fête parcourait et travaillait toute la ville. Les cafés restaient animés le soir et on y discutait de ces questions qui ne viennent pas dans les conversations ordinaires : ainsi de l'argent, du travail, du capital, du petit commerce, de l'exploitation ... Des groupes se formaient à l'improviste ; les individus étaient attirés presque malgré eux dans ces fournaises de mots, tant le sujet de la discussion les touchait de près, les concernait, avait de crucial.

C'est dans ces circonstances que je rencontrais des étudiants avec lesquels je confrontais mes idées.

Ils me connaissaient comme militant du PCF et ceux-ci ne se privaient pas de critiquer les positions que le Parti prenait avec "les gauchistes", qu'eux-mêmes assimilaient d'ailleurs un peu facilement "aux étudiants".

Bientôt, ils se mirent à hanter les couloirs de la Fédé et ils y passèrent même quelques nuits, jusqu'à ce que le secrétaire fédéral, découvrant un cocktail Molotov sous une table, piqua une de ses colères noires dont il avait le secret et les fit définitivement expulser. Je restais cependant en relations épisodiques avec certains d'entre eux.

Mon travail consistait à faire parvenir aux cellules les dizaines de milliers de tracts, de brochures qui arrivaient de Paris. J'organais également la vente de l'humanité quotidienne, une centaine d'exemplaires qui tombaient tous les matins, faisant moi-même le tour des piquets de grève des principales usines.

Evidemment, tout le Parti était en effervescence. Tout ce qui y restait de vivant était sur le pied de guerre. Daniel restait enfermé à la Motobécane. Assemblées générales, réunions extraordinaires du comité fédéral.

Il semblait dans ces moments d'actions énervées que le temps de réfléchir était passé. Chacun était porté à bout de bras par la marée des choses en mouvement et le plus médiocre y trouvait même son compte. Je devins un peu plus le robot d'une machinerie dont les commandes appartenaient à d'autres.

Les réunions du Comité fédéral par exemple me laissent le souvenir d'une incroyable désolation. Nous étions là à vingt ou trente assis en cercle autour des tables. Le secrétaire fédéral parlait. Il envoyait dans tous les azimuts ses boulets de feu. Quand il avait fini, au moment où la discussion devait s'ouvrir, il se faisait un de ces silences ... Personne n'avait à prendre la parole. Aucun d'entre nous n'avait rien à dire. Toutes les directives que le chef avait données étaient donc bien, bonnes, justes, il fallait s'en rendre à l'évidence, pas de critiques,



pas de remarques, pas de réflexions, rien : nous nous regardions, comme gênés. Nous avons assisté à un monologue. Quelques instants après, nous repartions tous dans nos villes, dans nos sections pour y répéter les mêmes phrases que le secrétaire fédéral venait de prononcer, que nous avions hâtivement notés...

Il s'agissait de la thèse de la provocation.

Les gauchistes n'étaient rien d'autres que les agents infiltrés de la bourgeoisie dans les masses étudiantes, ils les avaient entraînés dans l'affrontement violent. A présent, il fallait pour eux entraîner vers cette même violence la classe ouvrière qui n'était rentrée en lutte que pour la satisfaction de justes revendications économiques. Et là se dessinait le piège tendu par le Pouvoir gaulliste, murement réfléchi et préparé de longue date : profiter de l'occasion pour noyer dans le sang la révolte ouvrière. "Nous n'avons pas voulu que la classe ouvrière française subisse à nouveau le sort tragique qui fut le sien lors des journées de juin 1848 ni que son chant de lutte se transforme en ce "solo funèbre" dont parlait Marx pour évoquer la défaite de la Commune de Paris." (Les événements de Mai-Juin 68, page 16, Waldeck Rochet).

Le Parti Communiste Français était conséquent avec lui-même. Lors de son 18ème Congrès de janvier 1967, son secrétaire général avait déclaré : "Mais la position et la volonté du PCF sont claires : toute son activité est orientée en vue de créer les conditions favorables à un passage pacifique au socialisme en vue de l'accomplissement de l'idéal socialiste comme résultat du mouvement démocratique de toute la nation laborieuse."

Aujourd'hui, dans cette voie, ce qui l'intéressait, c'était de signer le plus rapidement possible un programme commun avec ses co-équipiers de la Fédération ... dans la perspective électorale qui ne pouvait être que la sienne.

A l'échelon local, nous avons eu le 19 Mai une rencontre avec la section socialiste de notre ville. Une motion avait été rédigée et envoyée à nos dirigeants respectifs, réclamant le programme commun.

A ceux qui nous posaient des questions un peu brutales, certains ouvriers nerveux par exemple, nous expliquions posément que leur grève avait des objectifs économiques précis et qu'à aucun moment, elle n'avait le caractère d'une grève politique. Les cahiers de revendications avaient été déposés.

Les remous qui agitaient la scène politique cependant n'étaient pas sans capter l'attention vivace des ouvriers. Je m'en rendais compte aux piquets de grève. Ceux-ci se passionnaient quelque peu de savoir si la motion de censure allait ou non être votée. Cette préoccupation, si faible soit-elle, donnait malgré tout la preuve que leur conscience allait et se portait naturellement au-delà de l'économique, ou de ce qu'on leur présentait comme tel. Mais ce qui se passait là-bas dans les murs de l'Assemblée Nationale échappait bien à leurs volontés. Comment pouvaient-ils poser une question fondamentale : le mot "politique" ne signifiait certainement plus rien pour eux, c'était un mot "pourri", et de la façon dont ils voyaient les choses, ils avaient raison.

En fait, la classe ouvrière était seule. Travillée et manipulée de l'intérieur par de faux amis, sollicitée à l'extérieur par ceux qu'elle ne connaissait pas, dont elle entendait les agissements et les bruits seulement par la radio, elle ne fut pas créatrice d'une nouvelle situation, de nouveaux chocs. Elle s'en remit prudemment aux bureaucrates qu'elle payait pour la défendre et le résultat qu'elle acquit en fut à cette mesure.



Le bruit des grenades lacrymogènes ne suffit pas à réveiller assez sa conscience d'une léthargie consécutive à des décades d'abattement, de déceptions, de rancœurs, d'attentes endormies dans le ronron des postes de télévision, des réfrigérateurs et des voitures, toute une ferblanterie accessoire et confortable mal digérée.

Pendant : "Ce n'est qu'un début ..." arriva finalement à ses oreilles ...

### XIII

Pour les dirigeants du Parti, ce qui était important, ce n'était pas de savoir ce que voulaient et comment réagissaient les ouvriers barricadés dans leurs usines, ces usines qui les entouraient, ce n'était pas de connaître les potentialités des acteurs de la grève, ces acteurs qu'ils pouvaient voir et rencontrer à chaque instant, mais d'apprendre si oui ou non la motion de censure allait être votée, si oui ou non le général allait partir.

Je les voyais pendant des heures tourner le bouton du transistor afin de chercher "les meilleures informations". Ils restaient là dans leurs bureaux parfois une journée entière, suspendus "aux nouvelles de Paris".

Il était clair que pour eux l'essentiel se déroulait là-bas.

- Il n'y a rien à faire disaient-ils précipitamment. Il faut attendre qu'il parle ... Va-t-il s'en aller ?

Les paris étaient ouverts et l'attention polarisée sur de faux problèmes.

Un soir que je veillais à la Fédé, un couple de jeunes militants frappa à la porte. Ils arrivaient d'un village particulièrement isolé du canton de Chauny. Ils venaient chercher des informations, des directives, du matériel. Instituteur et institutrice, membres du comité fédéral.

Ils dirigeaient seuls leur Section depuis plusieurs jours, faute de contacts. Ils s'en plaignaient. Ils voulaient voir les permanents. La femme semblait inquiète.

Je leur donnai des affiches, des tracts.

Le camarade m'expliqua qu'il avait pris la responsabilité d'un meeting pour le lendemain.

J'appris plus tard que ces militants avaient donné "une direction personnelle" à un mot d'ordre du Parti qui était "Formez des Comités de Base pour un Gouvernement Populaire". Ils avaient regroupé en un Comité Intersyndical unique des Comités de base de plusieurs usines qui n'avaient pas de contenu stratégique précis. Cette initiative leur avait été dictée par la volonté des grévistes.

Cet impair leur valut une violente diatribe du secrétaire fédéral. La menace de l'exclusion fut même brandie, cela faisait peut-être plus sérieux ...

Nous organisâmes un meeting.

Il y vint deux cent personnes, la plupart des sympathisants.

Nous fîmes quatre adhésions.

C'était un succès.

La démission de Barjonnet ajouta au malaise et à la nervosité que je sentais chez certains camarades.

Louise Caron surtout hochait la tête : "Quand même celui-là, qui était au Parti depuis vingt ans ... Il doit en savoir plus que nous ?" C'était une question qu'elle posait, mais comme personne n'y répondait,



on se dit qu'elle se l'était posée à elle-même ...

Nous reçûmes la lettre suivante datée du 26 Mai, adressée au secrétaire de la cellule Joliot-Curie :

"Cher Camarade, j'ai l'honneur de vous informer que je donne ma démission du Parti après avoir - croyez-le bien - mûrement réfléchi. Je ne puis pardonner à la CGT et au PC d'avoir lâchement abandonné les étudiants, le vendredi 24 Mai, les isolant, permettant ainsi aux CRS (les vrais provocateurs) de les matraquer ... Les Responsables de la CGT et du PC ont ainsi fait le jeu du gouvernement, heureux de cette aubaine. Ils ont failli à leur tâche (l'union de tous les travailleurs, manuels et intellectuels) et ont voulu créer une scission entre ouvriers et intellectuels. Je ne puis l'accepter.

Le PC n'est plus un parti révolutionnaire et je le regrette vivement. La grève générale a pour origine la révolte des étudiants. Il ne faut pas l'oublier.

Le PC et la CGT ont eu tort de ne pas accepter les étudiants dans leur manifestation du vendredi 24 Mai, de ne pas avoir protesté contre l'interdiction faite à Cohn-Bendit de rentrer en France (ce qui était une atteinte à la liberté individuelle) de ne pas avoir protesté violemment contre les brutalités policières du 24 Mai ... Ils ont tort aussi de ne s'en tenir qu'à des revendications matérielles, nécessaires, certes, mais non suffisantes. Il faut aussi, comme le réclament les étudiants, une réforme de la société et des structures.

L'erreur psychologique aura, je le crains, des conséquences importantes"

C'était un professeur, seul intellectuel membre du Parti de notre Section.

#### XIV

Au fur et à mesure que les jours de grève s'additionnaient, le climat, aux portes des usines devenait plus froid, plus équilibré. L'enthousiasme des premiers moments laissait la place à une attente tendue d'inquiétude, mais résolue. Les piquets de grève n'achetaient plus les huma-quotidiennes que je leur proposais. Ils étaient peu loquaces. Des dizaines d'invidus s'amoncelaient sur la table. Cette besogne était une corvée. Les journaux refluaient également des cellules où je les distribuais par paquets.

J'arrivais chaque matin dans la pièce sombre au milieu des piles de tracts que je devais au plus vite porter aux responsables des cellules. Je m'acquittais bientôt de ce travail presque en automate. Plus j'en donnais, plus il en arrivait et de quelque façon que je m'y pris, il en restait des tas dans les cases ...

Il est vrai que sur les 17 cellules que nous comptions généreusement, six ou sept avaient une existence réelle. Les autres étaient des cellules d'entreprises aux trois quart fictives, dont nous ne voyions jamais les responsables. Il y avait aussi une cellule-fantôme comme nous l'appelions : un projet déjà matérialisé par un nom et un casier.

Je bourrais donc ces cases de tracts, de brochures, d'affiches, de listes de souscriptions, de bulletins d'adhésion, etc.

L'ennui suintait de cette tâche imbécile.

J'étais certain que pas la moitié de ces tracts (il en arriva dans les quinze premiers jours plus de cent mille) ne seraient effectivement distribués. Ça se comprenait ... D'abord, les six ou sept



cellules actives qui prenaient docilement tout leur matériel ne disposaient pas plus en moyenne de trois ou quatre militants, ce qui donne une idée plus exacte de nos moyens. Et ces militants avaient à ce moment-là bien souvent autre chose à faire que de courir les rues au porte à porte ...

Un matin, je rassemblais tout ce qui débordait de ce fatras (en autres quelques milliers d'exemplaires du discours de Waldeck-Rochet à l'Assemblée Nationale lors du débat sur la motion de censure, celui-ci reproduit intégralement en un tract bleu de dimensions peu ordinaires) et j'allais y mettre le feu dans un terrain vague.

Les liasses de papiers serrés avaient du mal à bruler. Je devais les déplier, les élargir. Je finis par les jeter aux flammes petit à petit. Cela dura des heures. Je me sentais vide, triste et incroyablement désespéré. C'étaient encore des montagnes d'illusions qui se consumaient devant mes yeux. Du baratin. De la propagande ... J'étais dégouté.

L'allocution du 30 Mai fut un genre de glas. Le terrain avait été préparé, le général n'avait plus qu'à parler ...

C'était encore un jour de revendications, justement organisé par les syndicats. Les secrétaires firent leurs discours. Daniel trouva son beau-frère excellent : bien meilleur que celui du secrétaire de la CFDT qui n'avait fait que crier.

La récréation semblait terminée. Grand-papa avait levé le ton et les bras au ciel, ses enfants terribles rentraient dans le rang et pliaient l'échine. Eux aussi, ils avaient crié bien fort, faisant semblant de croire que la force de leurs imprécations allaient venir à bout de ce pouvoir verrouillé.

## XV

Il n'est plus tellement utile à partir de cet instant où je regardais le feu disperser en fumée les discours de Waldeck-Rochet, de continuer la narration chronologique de ces journées où, comme prolétaire, je croyais défendre mon avenir, quand je ne faisais qu'accomplir les gestes de ceux qui perpétuent l'ordre et les habitudes du vieux monde capitaliste. J'avais été mystifié.

Pour ce qui me concerne à l'heure présente, l'essentiel serait de comprendre comment j'en suis arrivé à cela. J'ai mis la main à une besogne de scélérats, de tartuffes et de flics : je me sens battu et insulté dans ma nature de rebelle.

Il est vrai que depuis le début de ma permanence, j'agissais en pur actifiste. Je masquais ainsi tout ce qu'il y avait de creux dans mes rapports et mes tâches de militant. C'était une façon d'esquiver le primat de la réflexion sur l'action, une action visant consciemment à la transformation révolutionnaire de cette société ne pouvant être raisonnablement que réfléchie. Mais avais-je réfléchi quand j'avais donné mon adhésion ? Non. C'était l'acte d'un paumé, comme on dit si facilement. Je ne m'étais pas soucié à ce moment-là de connaître l'histoire du Parti depuis sa création, je n'avais pas essayé d'analyser historiquement son action, je n'avais pas réfléchi à ce genre de questions-là. Il s'agissait plutôt d'une bouée de sauvetage, la plus proche de moi par l'idéologie, l'aura qu'elle propageait. J'y avais été en confiance, en aveugle.

Mais dans ces instants de mouvements intenses, il ne m'était plus possible de réfléchir à la portée de mes actes, de les contrôler, d'en être le maître, il ne m'était pas possible de rompre brutalement



leurs enchaînements. Je prenais cependant de plus en plus violemment conscience de leur vide, de la distance qu'il y avait entre ce que "Je pensais" et ce que je devais "dire". Si j'avais arrêté brusquement cette activité d'abruti, j'avais l'impression que quelque chose s'en serait cassé. Il fallait laisser s'essouffler la machine, pour sauter au moment d'une courbe. Je ne possédais pas les forces mentales suffisantes pour leur jeter leurs saloperies en pleine face, d'un seul coup, en plein barouf. Je ne pouvais encore rien faire d'autre qu'attendre, surveiller mes nerfs et jouer le jeu ...

Je rencontrais quelquefois les étudiants. J'eus même avec l'un d'eux une longue discussion, où il fut question principalement de Cuba, de la Chine et des finalités de l'homme nouveau. Celui-ci posait beaucoup de questions, paraissait avide de savoir, de connaître. Je répondais sans dogmatisme, mais autant que possible avec ma propre faculté de raisonner. J'avais toujours été un sympathisant de la Révolution Cubaine. Je recevais Gramma chaque semaine. Je pus par ce canal donner quelques informations précises sur ce qui se passait là-bas.

Bien sûr, il y avait un certain fossé entre nous. J'abordais les problèmes à partir de la réalité dont j'avais fait l'expérience, celle d'un exploité, d'un pauvre mec en somme ; je parlais en partant directement du réel, du concret, et en termes pas forcément choisis. Lui s'appliquait surtout à déplacer des idées dans des cadres, en cherchant à dégager des concepts ; en un mot, il voulait être avant tout "scientifique".

Cependant, notre jeunesse fut certainement, à travers un réseau de réflexes et de comportements qui semble échapper à une rationalité, un des motifs des affinités que nous étions susceptibles de découvrir entre nous.

Au fur et à mesure que le travail reprenait, que la défaite devenait de plus en plus évidente et indéniable, naissaient la fatigue et le dégoût, avec parallèlement le besoin de sortir du cercle empoisonné des "camarades".

Il y avait une clarification qui s'effectuait.

La défaite électorale assomma ce qui pouvait rester en moi d'une velléité de lutte à l'intérieur du Parti, qui n'aurait plus été en fait que la normalisation d'une routine, que le moyen de ne pas remettre en question des habitudes.

Je passais le mois de juin encore à coller des affiches sur les panneaux dévolus à cet effet, à préparer un texte pour les réunions électorales que j'avais à faire (je ne fis que reprendre méthodiquement et fastidieusement les communiqués datés du Bureau Politique), en plus des tâches courantes ...

J'employais des moments vides à déblayer les deux pièces réservées à la Section. Ainsi quelques dizaines de kilos de tracts périmés ou pas prirent le chemin des terrains vagues...

Dans la deuxième semaine de juin, j'eus la charge d'une réunion électorale à Itancourt, petit village de quelques centaines d'habitants dans le canton. J'avais péniblement terminé mon texte. Une dizaine d'ouvriers étaient rassemblés dans la salle de la Mairie. Je leur lus mécaniquement mes feuilles. Comme je terminais, notre candidat apparut à la porte comme dans une pièce de théâtre bien orchestrée, dit quelques mots (les ouvriers l'applaudirent) et disparut. Ensuite, je demandais une petite obole qu'ils sortirent de leur poche sans aigreur, sur la lancée de leurs espérances. Ils m'invitèrent au café.

Il est incroyablement facile de tromper les petites gens : leur bonne foi est sans tâches, sans failles. Les démagogues de tout poil



dont j'étais en font chaque jour l'expérience.

Le résultat du deuxième tour des élections entérina cette plate fumisterie. En fait les gens s'intéressèrent bien peu à ces scrutins. Dès que les choses rentrèrent dans l'ordre à l'intérieur des usines, c'est à dire à partir de la première semaine de juin, il n'y eut plus que "des discussions sur ce qui s'était passé". La période d'exception avait duré peu de temps. Le retour à ce calme factice laissait dans la bouche de beaucoup un sale goût d'amertume. Ces élections étaient le hochet que grand-papa avait tendu à ses enfants pour les consoler de leurs outrances, de leurs bêtises. Mais ceux-ci ne s'en servaient qu'avec modération. Ils allaient pouvoir partir en vacances, c'était déjà ça.

## XVI

C'est vers la fin septembre que j'avertis Daniel.

J'avais à préparer la réunion de cellule de la rentrée : texte, convocations, parlottes, administration. Je ne fis rien : le ressort était cassé.

Je fus une semaine après convoqué à un entretien à huis clos avec les secrétaires fédéraux et Daniel. D'un côté il y avait trois hommes qui récitaient toutes les thèses du Parti, et de l'autre, un individu qui donnait des réponses contradictoires ; mes arguments me semblaient faibles, un peu creux, sans doute m'expliquais-je laborieusement. J'avais pris pour point oscillant de ma contradiction le passage "pacifique" au socialisme ; j'attaquais cette idée avec véhémence, comme une duperie. Nous eûmes la décence tactique de ne pas trancher. Je dis fallacieusement que je voulais retourner à l'étude, celle de Marx, de Lénine. Nous nous quittâmes en nous serrant la main.

J'avais parallèlement développé mes contacts avec les étudiants. Nous avions convenu de former un groupe ; nous nous étions déjà réuni deux ou trois fois, à cinq, six. Je les informais de la situation au PCF qu'eux mêmes répugnaient en raison de ce qu'ils appelaient "la trahison de Mai".

Ils avaient eu en juillet et août des rapports étroits avec deux militants-étudiants de l'U.J.C.M.L., parachutés à la Motobécane par leur organisation. En fait, ces deux-là les avaient "dirigés". Ils avaient ensuite regagné Paris, après avoir fait un peu d'agitation ; il en restait des liens avec des ouvriers. Naturellement, tous ces camarades étaient farouchement pro-chinois. Ils feuilletaient fréquemment le Petit Livre Rouge quand leur science révolutionnaire venait à leur faire défaut. Je ne pus, pour discuter avec eux que me mettre moi-même à l'étude de Mao-Tsé-Toung. Je ne trouvais chez ces camarades pas la moindre trace d'un dogmatisme inébranlable : dans mes discussions, nous allions jusqu'au bout de nos idées même si celles-ci divergeaient de l'ensemble ; nous abordions tous les sujets ; nous essayions de démasquer tous nos sophismes et d'abord les nôtres.

En Novembre, nous sortîmes un bulletin "Travailleurs en luttés", Journal des luttes ouvrières dans la région de St Quentin, que nous allâmes présenter dans les cités des faubourgs. Voici plus loin ce premier numéro. Celui-ci était une synthèse de ce que nous pouvions penser après mai. Le PCF y était attaqué, ainsi que tous les syndicats. Nous citions plusieurs fois Lénine, pas une seule fois Mao-Tsé-Toung. Cependant, nous utilisions le langage des "marxistes-léninistes", et ce bulletin se terminait par les slogans du Parti pro-chinois dissous en juin...

Nous distribuâmes une quarantaine de ces bulletins. Les gens nous accueillirent généralement bien : on pouvait parler, nous étions même souvent en accord ...





# TRAVAILLEURS EN LUTTE

JOURNAL des LUTTES dans la REGION de

N°1.

- TIROMS LA LECON DE MAI-JUIN -

"Ce qui fait l'importance de toutes les crises, c'est qu'elles manifestent ce qui jusque-là était latent, rejettent ce qui est conventionnel, superficiel, secondaire, secouent la poussière de la politique, mettent à nu les ressorts véritables de la lutte de classe, telle qu'elle se déroule réellement" Lénine: les leçons de la crise.

Les masses populaires se sont levées contre le régime des exploités en Mai-Juin. Cette levée en masse tient à la nature du régime: c'est un pouvoir au service de la bourgeoisie impérialiste qui exploite durement les travailleurs; qui force 500.000 d'entre eux au chômage; qui attaque arbitrairement les conquêtes sociales durement acquises par les luttes de la classe ouvrière (ordonnances anti-sociales, limitation du droit de grève...); qui ruine le peuple au dépit d'une politique de prestige, nationaliste (force de frappe..) et impérialiste (Somalis, Martinique, Guadeloupe, Tchad, Sénégal,...); qui est anti-démocratique, policier et fascisant (la clique d'assassins OAS et à sa tête le criminel Salan) sont libérés...). Ce pouvoir opprime le peuple; les ouvriers dans les usines, les paysans à la campagne, les étudiants à l'université.

Les masses populaires ONT EU RAISON DE SE REVOLTER !

Cette première vague populaire a présenté de nombreuses caractéristiques et si elle a gagné en ampleur, elle a aussi gagné surtout en qualité, grâce à l'initiative des masses, entraînant une prise de conscience politique plus grande, où les ennemis de la classe ouvrière ont été démasqués aux yeux des travailleurs.

1°)-Ce mouvement était dirigé contre la domination de la bourgeoisie gaulliste et son bilan de 10 années d'exploitation, de répression et de mépris des travailleurs. CE fût une levée en masse contre le pouvoir gaulliste décadent.

2°)-Une solidarité s'est créée rapidement entre les ouvriers et les étudiants: les ouvriers ont répondu par la grève générale le 13 mai à la répression sauvage, fasciste du pouvoir contre les étudiants, les étudiants sont allés soutenir les ouvriers en lutte, victimes de la même répression. En de nombreux endroits, comme à Nantes, les paysans se sont montrés solidaires des ouvriers.



3°)-les masses populaires, avec les étudiants solidaires, ont adopté une forme de lutte illégale, où l'ennemi classe voyait à sa violence s'opposer la violence révolutionnaire des travailleurs. De nombreuses formes d'organisation, dues à l'initiative des masses et par dessus les directives des organisations ouvrières, apparurent un peu partout en France: occupation d'usines avec séquestration de patrons, comité de grève, auto-défense, comité d'action, grève "active"... Les travailleurs savent s'organiser en trouvant la forme juste de lutte contre la bourgeoisie et ils savent répondre à l'ordre "gaulliste".

Mais parallèlement, ce mouvement a démasqué les traîtres à la classe ouvrière et les collaborateurs avec la bourgeoisie. Le parti "communiste", révisionniste et la CGT à son service ont trahi.

1°)-Ils ont brisé la solidarité qui s'était créée dans la lutte entre les ouvriers et les étudiants.

2°)-La tactique des chefs révisionnistes-traîtres a été de renier toute revendication d'ordre politique, de maintenir la lutte sur le plan économique. Ils ont abandonné les revendications fondamentales comme l'échelle mobile des salaires et l'abrogation des ordonnances anti-sociales. (L'Humanité du 24/10/68 titre en 1ère page: "L'échelle mobile, une NECESSITE". Cinq mois après GRANELLE!!!) Ils ont négocié secteur par secteur, démobilisant ainsi les 9 millions de travailleurs unis, qui étaient un moyen de pression énorme pour imposer leurs revendications au patronat et à la bourgeoisie affolés. (Benoit Frachon, Pt de la CGT, déclare aujourd'hui, devant les ouvriers de St Etienne: "des discussions s'engageront en vue de la réduction du temps de travail pour aboutir à la semaine des 40 h... des discussions devront se poursuivre sur l'emploi et la garantie des ressources". Alors qu'à Matignon en Juin 1936, la semaine des 40 h était obtenue le soir même de la 1ère journée de négociation... où le même Benoit Frachon était présent!!!)

3°)-Ils ont sacrifié la lutte dans les usines, là où les ouvriers sont forts et unis pour la lutte électorale, choisissant ainsi le terrain et le moment imposés par les gaullistes affolés. Ils ont saboté la lutte en proclamant que les revendications étaient obtenues, que c'était une grande victoire, qu'il fallait reprendre le travail, afin d'aider la bourgeoisie gaulliste à organiser, dans l'ordre "les élections".

4°)-Ils ont réprimé les masses, désuni les travailleurs. Ils les ont même insulté, en les traitant de provocateurs et en se faisant les défenseurs de la "légalité" bourgeoise; deux ouvriers morts à Sochaux-Peugeot: qui étaient les provocateurs? -La trahison du P"e" F se voit dans le fait de " n'avoir pas confiance dans les masses, de trembler devant leur énergie révolutionnaire au lieu de les appuyer sans réserve et entièrement " (Lénine cité)

Et aujourd'hui ? -actuellement, nous sommes dans un intervalle entre deux vagues, celle de Juin et la prochaine, qui sera plus puissante et plus résolue, car les ouvriers ont élevé leur conscience politique: ils connaissent aujourd'hui leurs ennemis.

La situation actuelle se caractérise:

1°)-par la répression qui s'abat sur la classe ouvrière et il faut être vigilant devant la menace du régime et de ses alliés fascistes libérés contre les libertés. 2°)-c'est une période d'accalmie et nous devons reprendre de nouvelles forces.

Il faut que la classe ouvrière ~~se~~ profite de cet intervalle pour tirer les leçons de l'expérience de Mai; pour mettre au point sa ligne politique, pour renforcer son organisation en balayant tous les traîtres et pour arracher ainsi la classe ouvrière à l'influence paralysante du révisiannisme-collaborateur.

Il faut rendre confiance à la classe ouvrière en l'organisant !



On ne peut plus compter sur les appareils syndicaux:

La CGT, de grande centrale rouge qui faisait trembler les patrons, n'est plus qu'un syndicat jaune qui fait le jeu du patronat: l'appareil est pourri; cependant l'immense majorité des ouvriers CGT est sincèrement sur des positions de lutte de classe. Il faut donc faire un ligne de démarcation très nette entre la base et les pôtes syndicaux-traitres.

Quant à F.O., c'est une création de la C.I.O. américaine. Et la C.FDT, une création de la haute hiérarchie catholique française. Toutes deux sont scissionnistes.

Quant à ses fameux syndicats "apolitiques", "indépendants", leur création correspond au désir des patrons et des gaullistes à leur service.

Les travailleurs DOIVENT COMPTER SUR LUX-MEMES.

Ils ont décidé de s'organiser en instituant la seule unité valable:

UNITE A LA BASE--DANS L'ACTION--POUR L'ACTION--

Ils ont déjà créé des comités de base, des conseils de lutte de classe, rassemblant syndiqués et non-syndiqués, dans la lutte contre le patronat.

Les militants CGT doivent continuer à mener la lutte dans leur syndicat; y faire connaître leurs positions justes et balayer les traitres.

Dans les quartiers, les travailleurs s'organisent aussi à la base en créant des comités d'action populaires pour propager les expériences, soutenir les grévistes en propageant leurs luttes à l'aide de petits journaux; les soutenir politiquement et matériellement; des comités d'action pour l'amélioration de la vie dans le quartier: logement, l'eau, l'électricité... Dans ces comités se retrouvent sans sectarisme, les ouvriers français et immigrés, chômeurs et actifs, les employés et les étudiants.

Le parti "communiste" s'est démasqué en Mai devant les travailleurs: il s'est confirmé comme organisation traître. Il faut donc organiser la classe ouvrière et l'armer de la théorie révolutionnaire marxiste-léniniste. Et pour mener à bien cette tâche, il lui faut cet outil indispensable qu'est le parti d'avant-garde de la classe ouvrière, le parti révolutionnaire communiste, jouissant de la confiance des masses, lié aux masses, pratiquant la critique et l'auto-critique, seul capable de conduire la classe ouvrière et les grandes masses populaires à la victoire dans leur lutte contre la bourgeoisie impérialiste française.

La tâche urgente qui s'impose est donc de renforcer, tromper, consolider le parti révolutionnaire dans le feu de la lutte de masse et dans les conditions de la répression.

RENDONS CONFIANCE A LA CLASSE OUVRIERE EN L ORGANISANT !

DESSQUONT LES REVISIONNISTES !

UNISSONS NOUS DANS ET POUR L ACTION!

EN AVANT POUR LA PROCHLINE VAGUE !

Lénine:

"La leçon est évidente, camarades ouvriers! Le temps presse. Après cette première crise d'autres suivront. Consacrons TOUTES nos forces à éclairer les éléments arriérés, à nous rapprocher en masse et en camarades, par des contacts directs (et non seulement dans les meetings) de chaque régiment, de chaque groupe de la population laborieuse encore aveugle! Faites tout pour resserrer vos rangs, organiser les ouvriers de la base au sommet, de chaque arrondissement, chaque quartier, chaque usine de la capitale et de ses faubourgs!"

( Les leçons de la crise )

Lénine s'exprime ainsi après la grande crise de février 1917.

Nous faisons nôtres ses mots d'ordre après la crise de mai 1968.

-----  
Travailleurs, ce journal est le nôtre,

participons tous à son élaboration !

-Groupe Marxiste-Léniniste de -----



XVII

Je m'aperçois que je ne peux ni terminer comme je le voudrais, c'est à dire plus exhaustivement, cette tentative de comprendre, de tirer une leçon, d'analyser un mécanisme, ni en tirer "toutes" les conclusions, les incidences. En fait, le plus facile serait d'écrire "A suivre" ...

Nous n'avons plus le temps d'écrire en toute tranquillité. J'arrête aujourd'hui là parce que je suis pressé par un besoin vital de bouger, de faire, je ne peux pas dire : d'agir.

J'ai été finalement exclu du P.C.F au mois de Mars 1969, et satisfait de ce retour à la réalité. Je leur envoyais en guise de conclusion la lettre suivante :

, le 13-3-69

- Lettre ouverte à mes Camarades -

J'ai adhéré en janvier 1966 au Parti Communiste Français.

A ce moment-là, mon adhésion signifiait que j'entrais en tant que membre actif dans l'organisation révolutionnaire que le prolétariat français s'était donnée : le P.C.F. dont la tâche, fondée sur la doctrine de Marx et Engels, le matérialisme historique, guidée par la théorie de l'action de Lénine et les différentes expériences du mouvement révolutionnaire mondial (Commune de 1871, Octobre 17, Révolution Chinoise, Front Populaire de 1938) était de mettre à bas le régime des exploités pour instaurer la dictature du prolétariat et le Socialisme.

Mon éducation politique, dans la France gaulliste de 1966, se fit donc dans les rangs du Parti Communiste Français.

Il suffisait alors d'assister aux réunions de la cellule (généralement mensuelles ...), d'être ponctuel aux heures prévues, de payer régulièrement ses cotisations et à la rigueur, de distribuer quelques tracts dans le périmètre de son quartier pour apparaître un militant acceptable.

Il me sembla, de cette situation, que cela faisait peu pour venir à bout d'une Bourgeoisie au pouvoir depuis 180 ans.

En janvier 1968, les instances supérieures du Parti crurent bon de me donner des responsabilités : je devins secrétaire de cellule, secrétaire de Section et membre du Comité fédéral. J'acceptais ces responsabilités.

Mes convictions politiques ne s'étaient pas modifiées par rapport à l'année 1966. Je croyais toujours sincèrement aux positions de lutte de classe du Parti et à ses volontés marxistes et léninistes de mettre à bas l'ordre bourgeois en France : le Capitalisme monopoliste d'Etat.

Sur le plan international, la ligne politique adoptée par le P.C. en ce qui concerne son conflit d'abord théorique, puis idéologique et politique avec le P.C.U.S méritait l'attention de tout militant sérieux ; je pensais raisonnable - en relation avec mes propres insuffisances théoriques - de garder ma confiance dans le P.C.F. et de soutenir ses positions, qui étaient les thèses mêmes défendues par le P.C.U.S. à savoir : la possibilité du passage pacifique au Socialisme dans les Pays industriellement développés, tel la France.



Ces thèses avaient été énoncées par Kroutchev lors du 20ème Congrès.

Pendant l'année 1968, deux évènements historiques m'ont ouvert les yeux sur la voie de TRAHISON qu'étaient ce soi-disant "passage pacifique", et cette soi-disant "coexistence pacifique", inaugurée par le renégat Kroutchev et poursuivie par les révisionnistes d'Union Soviétique, les Brejnev et Kossiguine !

Ces deux évènements furent la crise révolutionnaire de Mai et l'invasion de la Tchécoslovaquie par les armées du Pacte de Varsovie.

Pendant la grande grève de Mai, la tragique incapacité du PCF à se montrer le parti de l'avant-garde révolutionnaire qu'il prétend être fut démontré à l'envi.

Partout où le mur bureaucratique des syndicats pu être ébranlé, les initiatives des travailleurs se multiplièrent pour dépasser les mots d'ordre réformistes, pour déjouer les tactiques démobilisatrices et démoralisantes des "états-majors".

- aux Piles Wonder à St-Ouen, les grévistes élurent un comité de grève en Assemblée générale, et pour manifester leur désapprobation de l'orientation réformiste de la grève, ils se barricadèrent dans l'usine et en interdirent l'accès aux responsables syndicaux,

- chez Peugeot à Sochaux, les travailleurs construisirent des barricades contre l'intrusion des CRS et chassèrent victorieusement ceux-ci de l'usine,

- aux chantiers de l'Atlantique à St-Nazaire, les travailleurs occupèrent l'entreprise en refusant dix jours durant de déposer un cahier de revendications malgré la pression constante de l'appareil syndical.

Voilà des exemples parmi d'autres de ce qu'ont fait les travailleurs : en dehors des organisations qui prétendent à l'heure actuelle les représenter, pour se substituer à leurs volontés révolutionnaires !

Citons Lénine (Oeuvres choisies, Editions de Moscou 1946, tome I, page 542 : "Les enseignements de l'insurrection de Moscou") : "Les formes essentielles du mouvement de décembre, à Moscou ont été la grève pacifique et les manifestations. L'immense majorité des ouvriers n'ont participé qu'activement à ces formes de lutte. Mais précisément le mouvement de décembre à Moscou a montré d'une façon éclatante que la grève générale, comme forme indépendante et principale de lutte, a fait son temps ; que le mouvement déborde avec une force instinctive ses cadres trop étroits, donnant naissance à la forme supérieure de la lutte : l'insurrection".

Au lieu de brandir mécaniquement "le gauchisme, maladie infantile du communisme", je conseille aux dirigeants du PCF de relire "l'Etat et la Révolution" et "Le renégat Kautzky et la révolution prolétarienne"...

Qu'a fait le P.C.F pour comprendre ce que signifiaient ces actions spontanées des travailleurs, pour se placer à leur tête, pour les diriger ?

Sa tactique se borna à "expliquer" que cette grève avait un contenu et des objectifs purement revendicatifs, qu'elle n'était pas une grève politique et à partir de là, qu'il fallait tout faire pour rester dans le cadre de la légalité, en s'extasiant de la maturité d'une classe ouvrière revenue, selon ses vœux, "pacifique" ...



La ligne politique ouvertement contre-révolutionnaire pratiquée par le Parti Communiste Français en mai-juin 1968 est en relation et conforme aux thèses Kroutchéviennes du 20ème Congrès.

L'invasion, de style fasciste, perpétrée quelques semaines après "l'accord" de la Conférence de Bratislava, consacra aux yeux des révolutionnaires du monde entier la voie révisionniste adoptée par la clique au pouvoir en U.R.S.S. et imposée à ses partenaires du Pacte de Varsovie. Dans le camp révisionniste, la dégénérescence est totale : les dirigeants d'un Etat "communiste", l'Union Soviétique, ont ordonné l'occupation militaire d'un autre Etat "communiste", la Tchécoslovaquie, qui allait basculer dans la voie contre-révolutionnaire, qui allait dans les bras de l'impérialisme ... Depuis quand eux, ces "super-grands" ont-ils trahi la cause révolutionnaire mondiale ? ... Depuis quand ont-ils, eux, serrés la main au chef de file de l'impérialisme mondial, l'impérialisme yankee ? ... Depuis quand ont-ils commencé à nouer des relations commerciales avec les Etats oligarques d'Amérique Latine, avec l'Espagne franquiste ? ...

La leçon fut claire.

Des militants qui veulent lutter contre L'ABOLITION DE LA PROPRIETE PRIVEE, le PCF s'emploie à faire des activistes au service de sa politique de défense de la légalité bourgeoise, de collaboration de classes, de trahison de la cause révolutionnaire de la classe ouvrière!

Depuis le mois d'octobre 1968, date à laquelle j'ai fait part à certains camarades de ce qui n'étaient à ce moment-là que des divergences, alors que mon ignorance des oeuvres de Marx et de Lénine était à peu près totale, je n'ai plus été convoqué à aucune réunion régulière ou extraordinaire du Parti (sauf une réunion de cellule en novembre). Cette façon de procéder est caractéristique de la démocratie interne au PCF : des opinions jugées dangereuses sont émises, on isole leur auteur, on en fait un "pestiféré" !

Je demande que cette lettre soit lue intégralement à tous mes camarades du Parti : à ceux de la cellule Joliot-Curie, de la Section de ... , et à ceux du Comité fédéral de l'Aisne.

Cependant, au-delà des organismes de direction, des permanents, je garde entièrement confiance dans tous mes FRERES DE CLASSE, dans tous ceux de la base, à leur conscience, car "seule la vérité est révolutionnaire" et ils sont révolutionnaires !

Cette lettre fut directement "produite" par le moment où elle fut écrite ; elle ne constitue nullement, bien sûr, ce qui pourrait être ou ressembler à "une fin", à ce bilan ; les positions implicitement pro-chinoises qui s'y reflètent ne sont qu'une écume ; elles signifient tout au plus une alternative qui s'est présentée à moi, à un stade de l'évolution que je suivais objectivement, et que j'ai refusée. Dans une certaine mesure, sa rédaction fut conditionnée par l'orientation du groupe dans lequel j'exerçais une action militante. Mais cette période est assez bien résumée dans la lettre que j'envoyais à I.C.O. et qui parut dans son bulletin de juillet :

"je suis assez étonné par votre organisation. Je ne m'attendais pas à ce que des ouvriers aient des idées aussi avancées.

Mon métier pour l'instant est manutentionnaire. J'ai 26 ans. J'ai adhéré au P.C.F. en 1966. Je suis devenu secrétaire de section et membre du comité fédéral du département de ce Parti, duquel j'ai été exclu en mars 69 à cause de mes prises de position se rapportant à la ligne "ouvertement contre-révolutionnaire" pratiquée par ce Parti lors des événements de mai-juin 1968.



Depuis novembre 1968, j'ai milité avec un groupe d'étudiants et quelques ouvriers, qui avaient les mêmes convictions que moi, démasquant à l'aide de tracts et de journaux, d'affiches aussi, les traîtres du P.C.F. Cependant une contradiction majeure éclata bientôt dans notre groupe : les éléments les plus dynamiques de celui-ci s'alignaient sur les positions du P.C.M.L.F. (parti M.L pro-chinois dissous en juin) et nous étions amenés à faire la propagande de ce parti. La question de l'adhésion du groupe à ce parti se posa donc avec acuité. Aucun d'entre nous ne voulait adhérer. Ceux-mêmes dont les convictions s'inspiraient fondamentalement de Mao-Tsé-Toung refusaient pour des raisons d'ordre personnel (disaient-ils) de s'engager. Mon idée à ce moment-là fut de mettre en relief cette contradiction : pouvions-nous continuer de peindre les mots-d'ordre d'un Parti alors que nous savions qu'aucun d'entre nous n'avait même l'intention d'y adhérer ... Nous faisons pénétrer dans la classe ouvrière une propagande à laquelle nous étions étrangers, n'y étant pas liés par l'adhésion au Parti.

Moi-même je ne collais pas à l'idéologie maoïste. J'appréciais pourtant le travail anti-révisionniste que ce parti était susceptible de faire, connaissant ce qu'est le P.C.F.

C'est vers cette période que j'eus connaissance des Communistes de Conseils. Je n'en avais jamais entendu parler. C'est par le N° 1 de "Révolution Internationale" de Toulouse que je découvris cette théorie.

Ce qui me frappa et dans une certaine mesure me convainquit, c'est l'idée essentielle de la société gérée par les travailleurs eux-mêmes, en opposition avec la théorie du Parti "état-major" des masses qui finit toujours par se substituer à la volonté de ces masses elles-mêmes. Ceci est évident.

De plus, ma pratique de militant et ma condition d'ouvrier allaient bien dans le sens du pouvoir des Conseils.

Je communiquais bien sûr cette revue à mes camarades. Ceux-ci en raison de leurs conceptions léninistes ne s'y intéressèrent à peu près pas. Ces camarades étaient des étudiants. Pour eux, l'existence d'un parti léniniste était la condition sine qua non pour aller à la Révolution prolétarienne. La conscience des masses et de la classe ouvrière, en période de crise (mai-juin 68) n'allait pas assez loin pour provoquer la Révolution. Il fallait pour cela un parti avec une discipline de fer, abnégation totale des militants, etc. et un cerveau (le comité central) qui réfléchisse, qui pense la situation pour l'ordonner, la mener à son terme révolutionnaire.

Je trouvais peu de choses à leur répondre. La nécessité d'une organisation, d'un Parti me paraissait irréfutable. Malgré cela, je comprenais que la formule, l'idée conseilliste était juste, plus proche et adaptée à la réalité ouvrière que je connaissais par la définition du rôle des travailleurs se dirigeant eux-mêmes.

D'autre part, la contradiction exposée plus haut m'inclinait fortement à un regard critique sur les convictions léninistes de mes camarades. Dans les faits, je remarquais que leur engagement était théorique, leurs convictions révolutionnaires ne modifiaient guère, en effet, leur train-train petit-bourgeois ... Leur nourriture essentielle était les livres, non la réalité, qu'ils avaient une singulière tendance à fuir, en se réfugiant dans une condition d'étudiants à perpétuité.



Sous les poids de cette contradiction, notre groupe se désagrègea peu à peu ... Cependant, nous posâmes les bases d'un Comité d'Action-étudiants-Travailleurs (composé pour l'essentiel de lycéens) qui a encore aujourd'hui une certaine activité.

Je proposais bien à mes camarades de continuer en tant que groupe autonome une activité de propagande révolutionnaire dans la classe ouvrière, en discutant nous-mêmes sans contact avec aucun parti, les positions que nous aurions adoptées, ceci en relation avec notre expérience propre ... Ceux-ci qualifièrent cette voie de "petite-bourgeoise".

Je ne sais pas s'ils avaient raison. Toujours est-il que nous n'avons plus aucun rapport entre nous, si ce n'est au niveau des conversations de café ...

Je travaille dans une entreprise dont les directeurs sont des membres du P.C.F. Evidemment, ces ouvriers ont les belles places. Le syndicat C.G.T de la boîte marche au coude à coude avec ces directeurs. Le secrétaire de ce syndicat est membre du Comité Fédéral du P.C.F., tout comme le directeur du personnel ... On s'entend bien en famille, quoi !

Dans mon service, les gars n'ont pas repris leur carte syndicale cette année : ils ont compris. Nous faisons 50 à 60 heures par semaine ; c'est la politique des heures supplémentaires à outrance, ce sont les heures supplémentaires qui font le salaire. Je gagne 3,38 F de l'heure comme manutentionnaire. Tout en ayant des responsabilités et en établissant toute la journée des bordereaux de facturation. En fait, c'est un genre de participation : nos chefs de service nous disent : "ici, les gars, ce n'est pas une entreprise capitaliste, il faut donner toute votre bonne volonté." Ça fait raide à entendre."

### XVIII

L'adhésion à un Parti répond à une peur, à ce qui apparaît comme un vide personnel. Mais l'embrigadement n'est pas la solution de ce vide. Comme d'autres prennent un engagement dans l'armée parce qu'ils ne trouvent rien de mieux à faire, parce qu'ils s'ennuient, j'ai adhéré à un Parti que l'on avait peut-être dit révolutionnaire.

En 1966, la philosophie gaulliste imprégnait la vie quotidienne des Français de son odeur pestilentielle, l'air ne pouvait être qu'irrespirable. Mais déjà, d'élèves en élections, s'annonçaient les troubles que les responsables s'efforçaient de masquer jusqu'au dernier instant.

Aujourd'hui, mes camarades étudiants sont en vacances. Eux aussi, ils cherchent avec passion à résoudre "leurs problèmes personnels". Ils attendent. Ils réfléchissent. Ils n'ont pas adhéré au Parti.

Il s'est dégagé de ces expériences, la volonté d'un retour sur soi-même. Cette laborieuse tentative de comprendre en est un résultat. Si j'avais à donner un nom à ce bilan qui ne peut être que provisoire, je l'appellerais la fin du militant. Mais la tâche reste ... commune.

août 1969.



Le 20.9.69

A I.C.O.

Chers Camarades,

Je quitte demain pour Gênes, où j'embarque le 26.9 à destination de Buenos-Ayres.

J'ai donc par lettre recommandée demandé mon compte à la Société Coopérative de Consommation où je travaillais, il y a une quinzaine de jours. Le directeur du personnel m'a demandé pourquoi je voulais m'en aller, je lui ai répondu textuellement "que j'en avais marre de préparer des fromages" (les mettre dans des caisses en les comptant à destination des succursales, boulot insipide que je faisais depuis 1 an et neuf mois). Celui-ci m'a répondu alors "que cela faisait partie des choses de la vie ... que lui-même avait fait une trentaine de boîtes avant de rester là..." L'étonnant étant peut-être justement qu'il soit resté 20 ans dans cette boîte identique aux autres, mais il est vrai qu'il en était maintenant directeur !

Mais ceci n'est pas très intéressant.

J'ai eu beaucoup de satisfaction avec ceux auxquels j'attachais de l'importance : mes camarades de travail. Ceux avec lesquels j'étais "en intelligence". Nous nous sommes réunis hier soir après le travail, dans un café, et nous avons discuté de choses et d'autres, c'est à dire du TRAVAIL. Car c'était bien notre condition d'ouvriers, de travailleurs, d'exploités qui nous réunissait et nous n'avons pas essayé de "nous évader", car cette condition nous l'avions comprise tous les quatre de la même façon ...

L'un d'eux est un ancien syndicaliste : il a été délégué, a mené plusieurs grèves dans la métallurgie, comme cégétiste, etc . Avant mai 68, il avait déchiré sa carte syndicale, ils étaient à deux à ce moment-là dans notre service à avoir fait cela. Aujourd'hui, seul le chef de service est syndiqué (nous étions à 9 dans ce service).

Ces camarades (chauffeurs-livreurs) sont en fait des éléments authentiques de la classe ouvrière, car ils ne se sont pas reniés en cherchant "la bonne place", par le biais du syndicat par exemple ou en "frottant la manche" comme d'autres le font et comme eux-mêmes auraient pu le faire. Celui-ci dont je parle plus haut a cinquante ans, et il reste ce qu'il est : un homme ouvert aux prochains changements révolutionnaires, c'est à dire à la disparition de la condition de prolétaire, ce processus radical dont il est un élément sera sa justification et sa dignité, il en a une conscience claire.

Nous avons convenu de rester en relation, bien sûr. Nous sommes du même bateau.

Salut fraternel !

Gérard.



## Ce que nous sommes, ce que nous voulons

*Ce texte ne constitue pas un programme ou une plate-forme d'action, il constitue le point, d'une discussion permanente entre tous les camarades d'I.C.O. chacun peut le remettre en question. En tout ou partie.*

Le but de notre regroupement est de réunir des travailleurs qui n'ont plus confiance dans les organisations traditionnelles de la classe ouvrière, partis et syndicats.

Les expériences que nous avons faites nous ont montré que les syndicats actuels sont des éléments de stabilisation et de conservation du régime d'exploitation.

Ils servent d'intermédiaires sur le marché du travail, ils utilisent les luttes pour des buts politiques, ils sont les auxiliaires de toute classe dominante dans un Etat moderne.

Nous pensons que c'est aux travailleurs de défendre leurs intérêts et de lutter pour leur émancipation.

Travailleurs parmi d'autres, nous essayons de nous informer mutuellement de ce qui se passe dans nos milieux de travail, de dénoncer les manœuvres syndicales, de discuter de nos revendications, de nous apporter une aide réciproque.

Dans les luttes, nous intervenons comme travailleurs et non comme organisation pour que les mouvements soient unitaires et pour cela, nous préconisons la mise sur pied de comités associant de façon active le plus grand nombre de travailleurs, nous défendons des revendications non hiérarchisées, et non catégorielles capables de faire l'unanimité des intéressés. Nous sommes pour tout ce qui peut élargir la lutte et contre tout ce qui tend à l'isoler. Nous tentons par des liaisons internationales de savoir aussi quelle est la situation des travailleurs dans le monde et de discuter avec eux.

Tout cela nous mène à travers les problèmes actuels à mettre en cause toute la société d'exploitation, toutes les organisations, à discuter de problèmes généraux tels que le capitalisme d'Etat, la hiérarchie, la gestion bureaucratique, l'abolition de l'Etat et du salariat, la guerre, le racisme, le socialisme, etc. Chacun expose librement son point de vue et reste entièrement libre de l'action qu'il mène dans sa propre entreprise. Nous considérons comme essentiels les mouvements spontanés de résistance à tout l'appareil moderne de domination alors que d'autres considèrent comme essentielle l'action des syndicats et des organisations.

Le mouvement ouvrier est la lutte de classe telle qu'elle se produit avec la forme pratique que lui donnent les travailleurs. Ce sont eux seuls qui nous apprennent pourquoi et comment lutter ; nous ne pouvons en aucune façon nous substituer à eux ; eux seuls peuvent faire quelque chose. Nous ne pouvons que leur apporter des informations au même titre qu'ils peuvent nous en donner, contribuer aux discussions dans le but de clarifier nos expériences communes et, dans la mesure de nos possibilités, que leur fournir une aide matérielle pour faire connaître leurs luttes ou leur condition.

Nous considérons que ces luttes sont une étape sur le chemin qui conduit vers la gestion des entreprises et de la société par les travailleurs eux-mêmes.

## informations correspondance ouvrières

Correspondance : **P. BLACHIER**, 13 bis, rue Labois-Rouillon - PARIS-19<sup>e</sup>  
Abonnement : **Un an - 12 numéros** : Régime intérieur **IOF** - Extérieur **13 F**  
Versements : **I.C.O., c.c.p. 20.147-54 PARIS**

RONEOTE à l'adresse ci-dessus - Le Directeur de Publication : **P. BLACHIER**.